

ENTRETIEN AVEC
OSCAR NIEMEYER

le **COURRIER**
de l'**UNESCO**

JUIN 1992

24 JUIN 1992

Éloge de la
TOLÉRANCE

BELGIQUE: 160 FB. CANADA: 5,75 \$. CÔTE D'IVOIRE: 15400CFA. CAMEROUN: 17600CFA. GABON: 1760 CFA. MAROC: 32 DH. LUXEMBOURG: 158 FLUX. SUISSE: 6,90 FS. PORTUGAL: 700 ESC.

B
A
R
C
O
D

M 1205 - 9206 - 22.00 F



Pour cette rubrique **CONFLUENCES**, envoyez-nous une photo (composition photographique, peinture, sculpture, ensemble architectural) où vous voyez un croisement, un métissage créateur, entre plusieurs cultures, ou encore deux œuvres de provenance culturelle différente, où vous voyez une ressemblance, ou un lien frappant. Accompagnez-les d'un commentaire de deux ou trois lignes. Nous publierons chaque mois l'un de vos envois.

Tricontinentale

1991, montage de Monique Constant-Desportes

Dans cette œuvre composite, créée par une Martiniquaise à la fois médecin et artiste, se conjuguent trois éléments caractéristiques: un masque africain incrusté de pièces de monnaie européennes, symbole du Noir occidentalisé, qu'elle a rapporté d'un voyage au Cameroun, et une vannerie, forme d'art traditionnel des Indiens caraïbes, les premiers habitants des Antilles. Pour son auteur, qui se définit comme une Afro-Européenne implantée en Amérique, ce montage «représente la réalité caraïbe, sa nature plutôt hétéroclite mais parfois réussie».



8

Éloge de la tolérance

présenté par Ehsan Naraghi

9 Une vertu incommode
par Bernard Williams

14 Un pionnier nommé Voltaire
par Jean Lessay

18 Dans le sillage de Gandhi
par Ramin Jahanbegloo

31 Afrique noire: sociétés ouvertes
par Iba Der Thiam

34 Islam: un conflit de modèles
par Mohammed Arkoun

38 Non au refus de l'autre
par Edgard Pisani

40 Les équilibristes de Vondelpark
par Niala Maharaj

45

La chronique de Federico Mayor



Notre couverture:
L'aspiration vers la paix, papier collé de l'artiste indien V. Balu.

Couverture de dos:
Rencontres (1991) de la plasticienne française Martine Viala, toile émeri marouflée sur bois.

44 ACTION/UNESCO

EN BREF...
Le saviez-vous?

46 ACTION/UNESCO

MÉMOIRE DU MONDE
Everest, toit du monde
Sur les sentiers de Sagarmatha
par José Serra Vega

49 DISQUES RÉCENTS

par Isabelle Leymarie
et Claude Glayman

50 LE COURRIER DES LECTEURS

23

Espace vert

OSCAR NIEMEYER

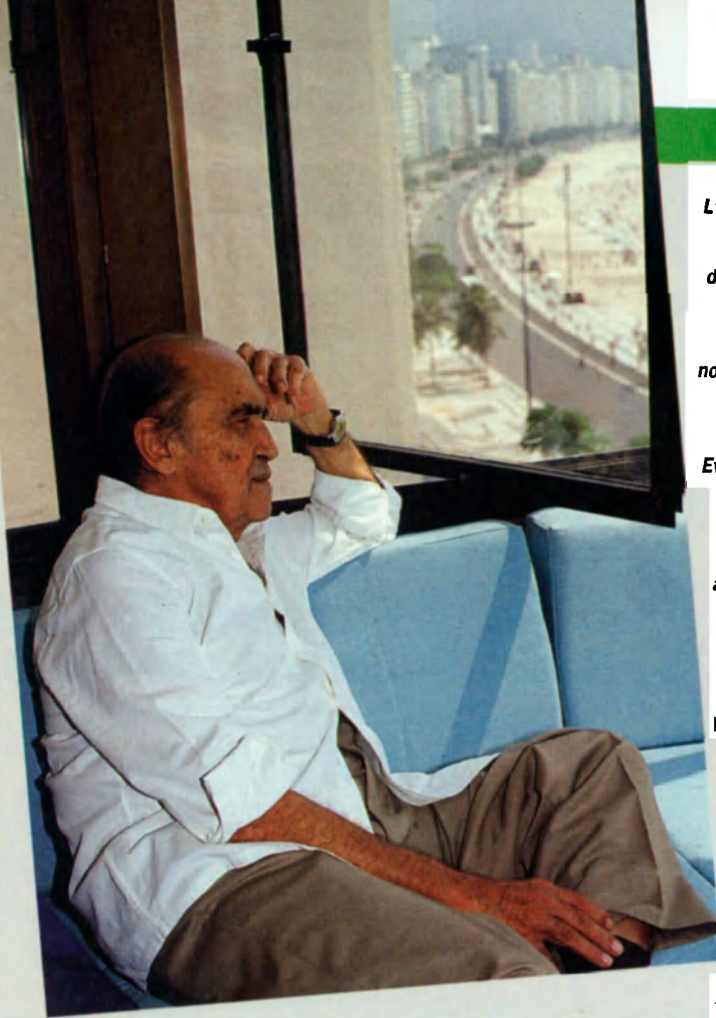
répond aux questions
d'Édouard Bailby

■ *A 84 ans vous pouvez vous flatter d'avoir été l'architecte le plus prolifique du 20^e siècle: plus de 300 œuvres construites ou projetées dans le monde. Au sommet de votre parcours: Brasília. Ressentez-vous aujourd'hui le besoin de poursuivre ce travail de création?*

— Le temps qui me reste est court. Je ne voyage plus, pour mieux me consacrer à ma famille, à mes amis. Mais je vais tous les jours à mon bureau de Copacabana, de neuf heures du matin à sept heures du soir, y compris le samedi. Je ne peux pas rester inactif, dans un fauteuil à ne rien faire, ou à ressasser les misères de l'existence. L'architecture a toujours été pour moi un passe-temps en même temps qu'un travail; elle m'attire et m'absorbe, mais je n'y attache pas une importance excessive. L'essentiel est de me sentir bien dans ma peau, de rester solidaire des déshérités, de dénoncer les injustices sociales. Cela dit, comme j'ai acquis une certaine notoriété, les commandes continuent à affluer, même si j'ai réduit mon équipe à quatre personnes pour avoir plus de tranquillité. Il est important d'être présent sur la scène jusqu'à la dernière minute. On ne vit qu'une fois.

■ *Vous continuez donc votre métier d'architecte. Quels sont vos projets en cours?*

— Je vais terminer l'axe monumental de Brasília, construire trois bâtiments qui seront peut-être les plus beaux de la capitale: le Musée, la Bibliothèque nationale et les Archives historiques. Ils compléteront mon travail d'architecte dans le cadre du plan directeur de Lúcio Costa, ce grand urbaniste brésilien auquel je dois beaucoup. J'ai d'autres projets qui ont déjà été approuvés: le Musée de Niterói, ville de 500 000 habitants en face de Rio de Janeiro; la Maison Brésil-Portugal, dans le centre de Lisbonne. On m'en a commandé d'autres, notamment



L'une des figures dominantes de l'architecture de notre temps, Oscar Niemeyer a donné au Brésil, son pays, et au monde, des ouvrages d'une invention formelle éclatante. Son nom est lié, notamment, à la ville nouvelle de Brasília, l'une des plus belles réalisations de l'urbanisme du 20^e siècle. Evoquant pour le Courrier son parcours exceptionnel, il rappelle que l'architecture n'est pas seulement une création utilitaire, mais un art de signification majeure, où il privilégie l'imagination plastique. Outre de nombreux articles, il est l'auteur de plusieurs livres, dont Textes et dessins pour Brasília (Forces Vives, Paris 1965) et Oscar Niemeyer (Mondadori, Milan 1975). Édouard Bailby, journaliste français, prépare un livre sur la vie et l'œuvre du grand architecte brésilien, qui devrait paraître à la fin de cette année (Balland, Paris).

à São Paulo. Le dernier en date est celui de l'île de Gorée, au large de Dakar. J'y suis particulièrement attaché, car il me permet de dénoncer la déportation massive d'esclaves africains vers notre continent. Au Brésil, nous avons reçu plus de quatre millions de ces esclaves. Humiliés et exploités, ils n'en ont pas moins participé aux luttes de l'indépendance et apporté une contribution décisive à notre culture. A l'heure du cinquième centenaire de la découverte des Amériques par Christophe Colomb, il est fondamental de rappeler leur sacrifice.

■ *Vous avez toujours été sensible aux problèmes de la souffrance humaine que vous avez exprimés dans plusieurs sculptures monumentales. La plus célèbre est celle de la main ensanglantée du Mémorial de l'Amérique latine, à São Paulo, qui symbolise la lutte des peuples contre l'oppression. Qu'en est-il de Gorée?*

— Le Sénégal m'a proposé, par l'intermédiaire d'une éminente personnalité que j'estime particulièrement, de participer à un concours international. Comme d'habitude, j'ai refusé, mais en contrepartie je me suis engagé à faire le projet gratuitement. Il a été approuvé au début de cette année. Deux missions sont venues me voir à Rio de Janeiro pour mettre au point les détails. Les travaux devraient commencer prochainement. Le

monument proprement dit est une plaque de 80 mètres de haut dans laquelle j'ai découpé la forme d'un être humain. Posée sur la mer, elle symbolise l'esclave africain déraciné qui s'est évanoui dans l'espace. Le monument est relié au continent par une simple passerelle qui ne gêne pas sa visibilité. J'ai prévu un musée, un salon d'accueil pour les visiteurs de marque et un restaurant ouvert au public. Ce projet me plaît car il est venu du fond de moi-même. Je l'ai conçu en me promenant.

■ *Pourtant on a l'impression, en regardant vos œuvres les plus remarquables, qu'elles ont exigé de votre part un long travail de recherche, une grande méticulosité.*

— L'architecture, comme la sculpture, exige une certaine sensibilité, un pouvoir d'évasion. Lorsqu'un sujet m'est proposé, j'y réfléchis toujours seul, assis dans mon bureau, allongé sur un canapé, au cours d'une promenade. En général, je saisis rapidement l'image globale de mon projet, je ne me perds pas dans les détails. Parfois mon travail de création se fait comme dans un rêve. La mosquée d'Alger, dont on n'a malheureusement pas encore commencé la construction par manque d'argent, je l'ai même imaginée dans mon sommeil, au milieu de la mer, étincelante de beauté. A mon réveil, j'ai commencé aussitôt à la dessiner. J'ai conçu le théâtre de Brasília pendant

les trois jours des fêtes du Carnaval. Dès le quatrième, à l'aube du mercredi des Cendres, après avoir ébauché quelques croquis, le projet était prêt.

J'ai coutume de dessiner sur une toute petite échelle, ce qui étonne toujours mes confrères, puis de rédiger un texte explicatif en termes aussi sobres et clairs que possible. Je n'aime pas chercher des mots dans les dictionnaires. A l'époque où nous construisions Brasília, chaque fois que le président Juscelino Kubitschek a lu mes textes, il a pu saisir aussitôt le sens de mes projets. Bien sûr, je consulte mon ingénieur pour savoir si mon projet s'adapte au terrain, au climat, si le budget prévu est suffisant, de façon à y apporter les modifications nécessaires. Mais ce n'est qu'une question technique, de détails. N'étant pas ingénieur spécialiste du béton armé, ce n'est pas à moi de résoudre les problèmes de résistance des matériaux. L'essentiel est que l'idée soit là.

■ *Quelle est actuellement votre conception de l'architecture? A-t-elle évolué depuis la construction de Brasília?*

— Certes les techniques nouvelles permettraient aujourd'hui de faire peut-être de manière différente les bâtiments de la place des Trois Pouvoirs. Mais ce n'est même pas certain; les modifications que j'apporterais aujourd'hui ne seraient pas forcément substantielles. Baudelaire a écrit que l'inattendu, l'irrégularité, la surprise et l'étonnement sont une partie essentielle, une caractéristique de la beauté. Je crois qu'il a raison. L'œuvre architecturale doit être belle, légère, différente. J'ai toujours été rebelle aux règles pré-établies, aux contraintes didactiques, à l'angle droit, qui est une création rigide de l'homme. Quand Le Corbusier, cet admirable architecte, le maître par excellence de ma génération, a monté la rampe du palais du Congrès, à Brasília, il a eu ces mots que je n'ai pas oubliés: «Ici il y a de l'invention.»

L'imagination est le point de départ de l'architecture. Dès la construction de Pampulha, à la périphérie de Belo Horizonte, au début des années quarante, j'ai voulu faire quelque chose de différent. J'ai eu la chance de rencontrer un homme exceptionnel, Juscelino Kubitschek, maire de la ville à l'époque, qui avait la force de l'enthousiasme. Très vite nous sommes devenus des amis, malgré nos divergences politiques. En me donnant une liberté totale de création, il m'a permis de m'exprimer. Il est rare qu'une telle chance surgisse dans la vie d'un architecte. On m'a beaucoup attaqué, car je

remettais en question les dogmes traditionnels du classicisme et du rationalisme. Mais je suis resté indifférent aux critiques.

■ *Lorsque vous parlez d'imagination, qu'entendez-vous par là? Estimez-vous que votre architecture n'a pas de précédent?*

— On peut ne pas aimer les monuments et les palais que j'ai bâtis à Brasília, mais personne ne niera qu'on n'a jamais rien vu de pareil auparavant. On a essayé d'imiter ici et là le palais présidentiel de l'Alvorada, ce qui m'honore. Je ne crois pas cependant que l'architecture soit un exercice d'imitation, sauf peut-être lorsqu'il s'agit de constructions immobilières. Il faut savoir se dépasser, briser les carcans qui nous cernent et inventer. Heidegger a dit que la raison est l'ennemie de la pensée. Donc de l'imagination. Or, la beauté exige en architecture la liberté, mieux: la surprise. Alors que l'angle droit sépare, divise, j'ai toujours aimé les courbes, qui sont l'essence même de la nature environnante. Il n'est pas facile de les dessiner, de leur donner la spontanéité qu'elles exigent et de les organiser ensuite dans l'espace pour offrir le spectacle architectonique que l'on recherche. Je dis, comme Matisse, que mes courbes ne sont pas folles. Elles ont un sens. Le Corbusier, qui avait proclamé la vertu de l'angle droit, a lui-même commencé, à partir d'une certaine date, à le mépriser. Il a fini par admettre que nous avons raison. «Tu fais du baroque,

m'a-t-il dit un jour, mais tu le fais très bien. Tu as les montagnes de Rio dans les yeux.»

■ *Vous vous référez constamment à Le Corbusier. L'avez-vous bien connu personnellement?*

— Je travaillais dans l'équipe de Lúcio Costa, alors directeur de l'école des Beaux-Arts, à Rio de Janeiro. Un jour — c'était en 1936, si je ne me trompe — il m'a demandé d'aller avec lui accueillir Le Corbusier à l'aéroport de la ville. Vous imaginez l'émotion du jeune architecte que j'étais! Tous ceux de ma génération, au Brésil, avaient déjà une admiration sans borne pour cet homme qui venait du vieux continent, chargé de culture et d'idées nouvelles. Notre architecture était très classique, elle n'avait rien d'original. Le Corbusier par son savoir a tout chamboulé.

J'avais à peine vingt-neuf ans lorsqu'il a fait le projet du ministère de l'Éducation et de la Santé publique à Rio de Janeiro. Je sentais déjà que je serais un architecte à part. J'avais le don du dessin depuis l'âge de sept ans. Ma mère gardait tous ceux que je faisais à l'école. Lorsque j'ai eu le projet de Le Corbusier entre les mains, j'y ai apporté quelques modifications, pour mon plaisir

Le ministère des Affaires étrangères à Brasília.



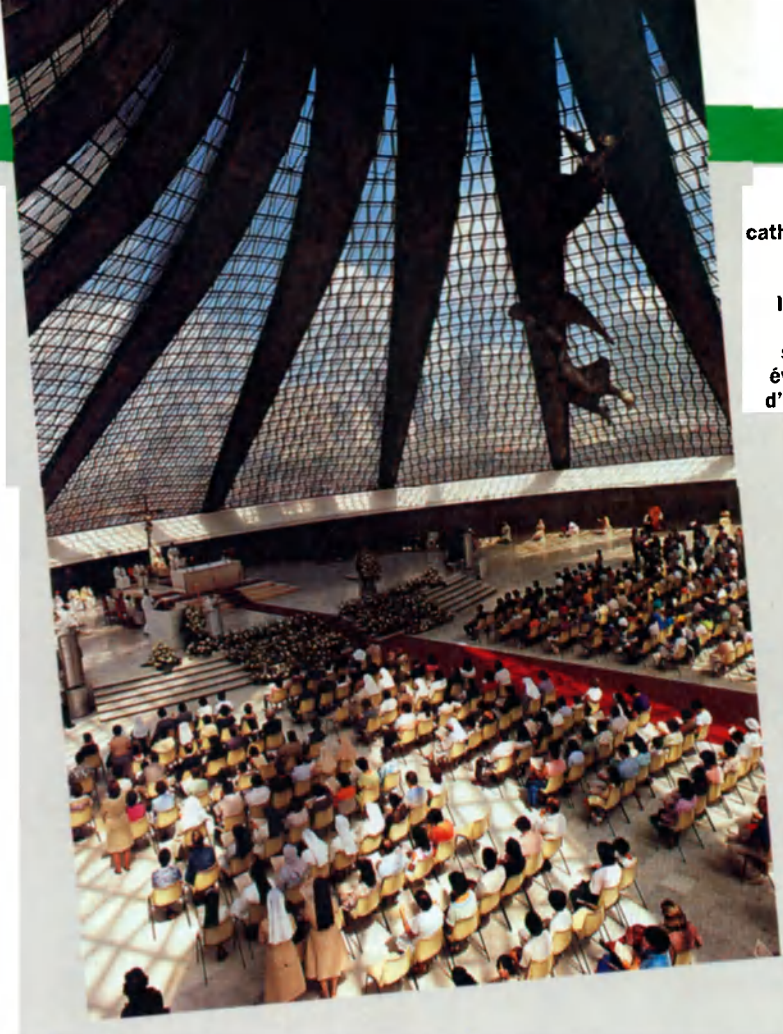
personnel, en faisant notamment des pilotes de 10 mètres au lieu de 4. Comme il s'agissait d'un travail d'équipe, sous la direction de Le Corbusier, le projet final a tenu compte de toutes les suggestions avancées. Nous le lui avons envoyé pour avoir son approbation. Il l'a fait publier dans une revue en y rajoutant par dessus son croquis.

■ *On vous prête l'idée que l'architecte doit travailler seul, sans faire appel à des collaborations extérieures. Vos œuvres démontrent pourtant le contraire. Prenons l'exemple de l'appel qu'à Pampulha vous avez fait à Cândido Portinari, le grand peintre brésilien.*

— J'ai toujours affirmé que c'est l'architecte qui doit choisir les peintres ou les sculpteurs qui embelliront son œuvre. C'est ce que j'ai fait. Lorsque je conçois un espace vide, une salle, un amphithéâtre, je sais d'avance si je mettrai un mur de granit, des tapisseries ou des tableaux. L'architecture est un tout qui exige une symbiose entre la structure et la décoration. Lorsque j'ai construit le siège du Parti communiste français à Paris, une de mes œuvres préférées, Jacques Duclos m'a demandé: «Oscar, est-ce que je peux mettre dans ma pièce un vieux bureau auquel je tiens beaucoup? C'est un meuble historique.» J'ai apprécié son respect pour mon travail d'architecte. Ce n'est pas toujours le cas. On a mis dans la nef de la cathédrale de Brasília des sièges que je trouve horribles. La dernière fois que j'ai rencontré Jack Lang, le ministre français de la Culture, il m'a interrogé: «Ces chaises sont toujours là?»

■ *Puisque vous parlez de la cathédrale de Brasília, pourquoi l'avez-vous conçue à l'inverse des lieux de culture classiques? Une galerie d'accès sombre, puis une nef éblouissante de lumière. Le contraste est saisissant.*

— Je n'ai pas voulu faire un lieu de pénitence. Je me suis mis dans la peau d'un chrétien, même si je ne suis pas croyant. Le fidèle entre par une rampe descendante, un passage sombre dans le sol, avant de s'engager sous la couronne de béton et de verre dont les parois sont translucides. Pour donner plus d'éclat à la nef et atténuer en même temps les rayons du soleil, j'ai imaginé des vitraux conçus de telle manière qu'ils ne puissent pas masquer le ciel. Marianne Peretti a fait à cet égard un travail admirable. Allongée sur le sol, dans une position inconfortable, elle a dessiné chacun des seize vitraux dont la surface est aussi grande que celle d'un terrain de basket. Contrairement à la Pyramide du Louvre, la nef de la cathédrale est ouverte sur l'espace.



Ci-contre, dans la cathédrale de Brasília. Page de droite, la cathédrale vue de l'extérieur avec, au premier plan, les statues des quatre évangélistes, œuvre d'Alfredo Ceschiatti.

En la visitant pour la première fois, le nonce apostolique a dit à l'évêque de Brasília: «L'architecte qui a fait ce chef-d'œuvre doit être un saint pour avoir trouvé un lien aussi étroit entre la terre et le Seigneur.» Pourquoi ne serais-je pas ému en évoquant ses paroles? J'y ai été très sensible.

■ *Vous ne pouvez nier que vous vous êtes plus intéressé à l'architecture monumentale qu'aux logements sociaux. N'y a-t-il pas une contradiction entre votre engagement politique et votre œuvre d'architecte?*

— J'aurais pu gagner beaucoup d'argent en me laissant tenter par des opérations de type paternaliste ou par la spéculation immobilière. Ce n'est pas dans mon tempérament, je n'ai pas l'appât du gain. J'ai construit les monuments de Brasília avec mon salaire de fonctionnaire public, sans dessous-de-table ni commissions. Cela m'a permis d'être libre et de me sentir à l'aise pour travailler. J'ai néanmoins fait quelques tours résidentielles dans le nouveau quartier de Barra da Tijuca, à Rio de Janeiro. Dernièrement j'ai aussi fait des écoles dont la conception commence à être généralisée. Bien qu'elles soient préfabriquées, j'ai essayé de tirer le meilleur parti des contraintes budgétaires.

L'architecture est un métier comme un autre pour gagner sa vie. Mais quand on a eu

comme moi un mécène de la stature de Juscelino Kubitschek, il faut savoir mettre à profit sa chance pour se réaliser et se dépasser. J'ai toujours refusé l'idée médiocre de la facilité. L'architecture doit conduire à la beauté. Comment y parvenir sans prendre le risque de commettre des erreurs? Il m'est arrivé de modifier au dernier moment un projet parce qu'il manquait de perspective ou qu'un ami me faisait une remarque judicieuse. Je ne me considère pas comme un architecte hermétique. Je suis prêt à n'importe quelle concession, ou fantaisie, qui puisse conduire à plus de beauté plastique.

■ *Vous êtes pourtant intransigent d'une certaine manière lorsque vous affirmez que l'architecture ne peut être belle que si elle est le fruit d'une invention, d'une rupture inédite.*

— Je n'ai aucun enthousiasme pour l'architecture rationaliste avec ses limites fonctionnelles, sa rigidité structurelle, ses dogmes et ses théories. Le béton armé permet à l'architecte qui a le sens de la poésie de s'exprimer. L'architecture est faite de songe et de fantaisie, de courbes et de grands espaces libres. Il faut savoir inventer, en faisant appel à toutes les techniques qui sont à notre disposition. Pourquoi se soumettre à des règles, à des principes intangibles? Quand j'ai conçu

les monuments de Brasília, je n'ai pas lu une seule revue d'architecture, pour ne pas me laisser influencer. Je l'ai fait sciemment.

Ce que j'admire le plus chez un architecte, c'est sa liberté. Gaudí, dont l'œuvre la plus connue est l'église de la Sagrada Família, à Barcelone, est un architecte confus. Mais il a eu le courage d'enfreindre les règles établies. En cela, il occupe une place particulière dans l'architecture moderne, même si Le Corbusier a joué un rôle bien plus important.

Lorsque j'ai fait le ministère des Affaires étrangères, à Brasília, je ne me suis pas lancé dans une nouvelle forme d'architecture, comme certains l'ont écrit. J'ai tout simplement voulu prouver qu'il était facile de faire quelque chose qui plaise à tous, une architecture techniquement correcte mais généreuse, qui n'exige pas de sensibilité particulière. Ce n'est pas le palais qui correspond le mieux à mon tempérament.

■ *Si vous deviez donner un cours d'architecture à des étudiants, quels en seraient les principes?*

— On m'a demandé cette année d'enregistrer sur cassettes vidéo une série de douze cours pour la nouvelle université de Campos, une ville de 400 000 habitants, à 280 kilomètres de Rio de Janeiro. Je vais poursuivre l'expérience que j'avais commencée en Algérie lorsque j'ai construit, à la fin des années 60, l'université de Constantine. Je crois que la chose primordiale, avant même que l'étudiant suive des cours d'architecture, c'est de savoir s'il est doué pour ce métier. Il faut que les professeurs le connaissent, l'auscultent, découvrent ses penchants artistiques, ses connaissances générales, amorcent un dialogue pour l'informer des aléas de la profession. Il est indispensable, par ailleurs, qu'il sache dessiner. C'est la base de l'architecture. Il passera six mois dans une école pour apprendre à faire des dessins, techniques et décoratifs, et il perfectionnera ainsi son sens de la beauté. Une fois cette période terminée, il entrera dans un grand atelier où il apprendra à étudier une ville aussi bien sur le plan architectural qu'urbanistique. Il aura à ses côtés plusieurs assistants: l'homme du béton, l'homme de l'air conditionné, l'homme de l'eau, que sais-je, bref l'homme des détails techniques. Puis, pendant trois ans, il suivra sur le terrain l'édification d'un quartier ou d'une ville du début jusqu'à la fin. Il ne lui restera plus qu'à apprendre à écrire d'une manière sobre et concise pour expliquer son projet. J'ai remarqué dans ma vie professionnelle que ce

sont souvent les textes, plus que les croquis, qui ont fait approuver mes travaux. Rares sont les néophytes qui, en définitive, comprennent le dessin d'un architecte.

■ *Brasília vous a donné une notoriété mondiale. Mais vous n'y avez jamais habité. Pourquoi?*

— J'y ai vécu trois ans, le temps de mettre mes projets à exécution. A l'époque, c'était le bout du monde. Il fallait parcourir mille kilomètres sur des routes embourbées pour rejoindre Rio de Janeiro ou São Paulo. Je vivais dans un modeste studio: un lit, une table, deux chaises, un placard. J'étais entouré de quelques amis. Il n'y avait pas que des architectes. Il y avait parmi eux deux journalistes, un joueur de football, un poète. Le soir nous grattions les cordes de nos guitares, nous chantions pour nous délasser. Il n'était pas question de parler du travail. C'est comme cela que je conçois l'existence dans une joyeuse convivialité. Nous formions une grande famille avec les ouvriers qui nous côtoyaient, les putés des baraques en bois, les chiens qui aboyaient à longueur de journée. Un vrai far-west. Nous avions le sentiment que le monde allait changer. Pour des milliers de travailleurs venus de toutes les régions du Brésil, principalement du Nordeste, Brasília représentait l'espérance. Le jour où la nouvelle capitale a été inaugurée, en avril 1960, en présence du président de la République et des corps constitués, tout a

basculé. Les travailleurs se sont retrouvés plus pauvres qu'avant. Cela a marqué la fin des illusions. Une fois mon travail terminé, je suis reparti. Plus jamais je n'ai retrouvé la même ambiance fraternelle.

Aujourd'hui certains critiquent Brasília, lui reprochent d'être inhumaine, froide, impersonnelle. Vide en somme. Mais ils ne la connaissent pas. Demandez à ceux qui ont de la famille, des enfants. Ils s'y plaisent. Ils ne connaissent pas l'agitation des grandes agglomérations urbaines. Les espaces sont aérés, les avenues bordées d'arbres. La lumière venue du ciel adoucit les mœurs. Lúcio Costa avec son génie a fait de la nouvelle capitale un modèle d'urbanisme. Quant à moi, je me suis contenté d'être l'auteur des principaux monuments de la ville. Ce n'est pas de notre faute si elle est devenue la victime des injustices de la société capitaliste.

Vous allez me redire: pourquoi n'y habitez-vous pas puisqu'elle est à votre image? Je vous répondrai de manière très simple: je suis né à Rio de Janeiro, au bord de la mer, au pied des montagnes couvertes de végétation tropicale. J'y ai toujours vécu. Je sais que cette ville de six millions d'habitants est devenue invivable, avec ses bidonvilles chargés de misère, sa violence, son désordre, la pollution de ses plages, la frénésie de la vie quotidienne. Mais j'y suis habitué. Comment voulez-vous que je m'adapte ailleurs? J'aime Brasília, mais à Rio de Janeiro, je suis chez moi. □



ÉLOGE DE LA TOLÉRANCE

La période allant du siècle des Lumières à la Seconde Guerre mondiale, fut placée, du moins en Europe, sous le signe de l'optimisme. Les progrès de la science et de l'éducation n'allaient-ils pas, peu à peu, amener les citoyens à prendre conscience de leurs responsabilités civiques et morales, tant dans leurs communautés nationales qu'à l'échelle du monde? Mais cette assurance fut bientôt brisée. L'humanité tout entière allait être frappée par la guerre la plus meurtrière de son histoire — une guerre qui fut déclenchée par une idéologie d'exclusion et d'intolérance, née dans l'un des pays les plus avancés et les plus cultivés d'Europe. A l'optimisme succéda une attitude beaucoup plus sceptique, empreinte de prudence et de vigilance.

La création au sortir de la guerre, en 1946, d'une organisation comme l'UNESCO, qui vise à construire, par le biais de l'éducation, de la science et de la culture, une paix mondiale durable, a reflété, en partie, cette inquiétude. Et le bilan des tensions qui, depuis quarante-six ans, se sont produites entre les groupes, les nations et les régions, n'a fait que confirmer la clairvoyance des pères fondateurs de l'UNESCO: ni la compréhension entre les peuples, ni la paix, ne découlent nécessairement des progrès accomplis par l'homme dans ses divers domaines d'activité. Aucune société, à moins qu'elle ne fasse preuve d'une détermination et d'une vigilance de tous les instants, n'est à l'abri des tentations d'exclusion et d'intolérance.

Même celles qui, à certains moments de leur histoire, ont agi dans un esprit d'ouverture à l'égard des autres, courent le risque

de se replier, un jour, sur une intransigeante position de rejet. Comme le passé ne l'atteste que trop, aucune société, quel que soit son système de valeurs, ne peut se targuer d'être intrinsèquement dotée de la vertu de tolérance et, inversement, aucune société ne peut non plus être accusée d'intolérance permanente.

Les hommes, sans doute, ont besoin d'avoir des convictions fermes. Mais appelés, comme ils le sont aujourd'hui, à vivre de plus en plus étroitement les uns avec les autres, ils doivent veiller, plus que jamais, à ne pas laisser leurs convictions déboucher sur des comportements d'exclusion. Il est capital qu'ils comprennent que, s'ils sont tous égaux en dignité, ils se distinguent tous les uns des autres par leurs talents, leurs convictions, leurs croyances, et que cette différence est pour chacun d'eux, et pour la civilisation, un élément d'enrichissement. A condition que tous assument un noyau de valeurs universelles.

Là réside le défi d'aujourd'hui et de demain. Accepter que chacun des cinq milliards et demi d'êtres humains que compte la planète puisse avoir ses propres idées et ses propres préférences, et que chacun d'eux, sans renier les siennes, puisse admettre que celles de l'autre sont tout aussi respectables. S'efforcer, sans répit, à cette «vertu incommode», pour reprendre l'image du philosophe anglais Bernard Williams, c'est commencer vraiment à œuvrer pour la paix.

EHSAN NARAGHI
Consultant pour ce numéro

EHSAN NARAGHI, fondateur de l'Institut de recherches sociales à Téhéran, conseiller à l'UNESCO, est un sociologue et historien iranien. Il a publié, entre autres ouvrages, *L'Orient et la crise de l'Occident* (Entente, 1977) et *Des palais du chah aux prisons de la révolution* (Balland, Paris 1991).

Une vertu incommode

PAR BERNARD WILLIAMS



Passionné de la paix (1987), sculpture peinte en terre cuite de l'artiste iraquien Dhia Azaoul.

LA difficulté, avec la tolérance, vient de ce qu'elle paraît tout à la fois nécessaire et impossible. Elle est nécessaire là où différents groupes sociaux ayant des opinions opposées — morales, politiques ou religieuses — comprennent qu'ils n'ont pas d'autre choix que de vivre ensemble, à moins de céder à un conflit armé qui ne résoudra pas pour autant leurs désaccords et provoquera un surcroît de souffrance. C'est en de telles circonstances que la tolérance est nécessaire et qu'en même temps elle risque de sembler impossible.

S'il y a, en pareil cas, menace de violence et rupture de la collaboration sociale, c'est que certains trouvent profondément inacceptables les opinions ou les façons de vivre d'autres. En matière de religion par exemple (domaine dans lequel l'idée de tolérance émerge pour la première fois), le besoin de tolérance vient du fait qu'un groupe, à tout le moins, estime qu'un autre est dans l'erreur — une erreur qu'il juge blasphématoire, désastreuse et obscène. Il estime aussi, par exemple, que les dirigeants (chefs ou anciens) de l'autre groupe empêchent les jeunes, ou encore les femmes, d'accéder au savoir et à la liberté. Il considère alors qu'il est non seulement dans son intérêt propre, mais aussi dans celui d'une partie de l'autre groupe, que ce qu'il tient pour la vraie religion l'emporte.

C'est parce qu'ils sont dans un désaccord aussi profond que chaque antagoniste juge impossible d'accepter l'existence de l'autre. On n'a besoin de tolérer autrui et ses coutumes que lorsqu'il est extrêmement difficile de le faire. La tolérance, pourrait-on dire, n'est réclamée que là où surgit l'intolérable. On touche là au cœur du problème.

Il est possible d'envisager la tolérance comme l'attitude qu'un groupe puissant, ou majoritaire, est susceptible d'adopter à l'égard d'un groupe moins puissant, ou minoritaire. Dans un pays à dominance chrétienne par exemple, où il y a peu de musulmans, la question de la tolérance des seconds par les premiers pourra se poser. Mais les musulmans, eux, n'auront pas le choix entre tolérance ou non-tolérance. Si l'on inverse la proportion de chrétiens et de musulmans, on inversera également le sens dans lequel la tolérance s'opère.

Telle est l'acception usuelle qu'on donne à la notion de tolérance. Cela n'a rien d'étonnant: le débat sur la tolérance participe du débat plus général sur les lois qu'il convient d'instituer dans un pays — en particulier celles autorisant ou interdisant certaines pratiques religieuses, lois qui portent naturellement la marque du plus fort. Mais la tolérance, fondamentalement, ressortit au comportement de toute collectivité envers une autre et ne se réduit pas aux relations de pouvoir. On pourrait à juste titre caractériser comme intolérant un groupe (ou une opinion) qui prône l'élimination ou l'expulsion d'autres groupes (ou opinions), même s'il n'est pas en mesure de mettre cette attitude en pratique. Les problèmes de tolérance surgissent dans les relations humaines, dans les attitudes réciproques suscitées chez des groupes ayant des modes de vie différents. Il ne s'agit pas uniquement de savoir comment le pouvoir de l'Etat est mis en œuvre.

La question de la tolérance ne peut se poser que s'il y a *quelque chose qui doit être toléré*, ce qui n'est le cas que si une croyance, une pratique ou un mode de vie sont considérés par un groupe (et cela plus ou moins fanatiquement ou déraisonnablement) comme faux, erronés ou indésirables. S'il y a simplement de la haine entre des communautés, comme dans le cas de vendetta entre clans adverses ou celui du racisme pur et simple, ce n'est pas exactement la tolérance qui est requise. Il vaut mieux alors se débarrasser de sa haine, de ses préjugés ou de ses vieux ressentiments. Lorsque l'on prêche la tolérance, c'est, en réalité, quelque chose de plus complexe que l'on demande. L'on doit, certes, abandonner quelque chose: le désir de supprimer ou de chasser le

groupe ou la croyance adverses. Mais on n'en gardera pas moins son attachement à ses propres croyances — celles-là même qui avaient suscité le désir de supprimer ou de chasser ce qui était différent. Il existe entre l'adhésion à son propre système de valeurs et l'acceptation des valeurs éventuellement déplaisantes d'autrui, une tension constante. C'est cette tension qui caractérise la tolérance, et la rend si ardue.

Certes, dans la pratique, la distinction entre le simple tribalisme ou la loyauté clanique et un ensemble d'opinions ou de convictions est souvent ténue ou floue. L'exemple de l'Irlande du Nord nous rappelle constamment qu'un vieil ennemi peut apparaître non seulement comme un ennemi, mais aussi comme un adversaire auquel on se trouve confronté dans la lutte pour ce que l'on considère comme la vérité et la raison.

UNE TENSION ACTIVE

C'est aussi parce que la tolérance implique chez chacun cette tension entre l'adhésion à ses valeurs personnelles et l'acceptation de celles d'autrui qu'on ne peut l'identifier à une simple lassitude ou à de l'indifférence. Aux 16^e et 17^e siècles, en Europe, alors que les guerres de religion faisaient rage depuis des années, on en vint à penser qu'il était sans doute préférable, pour les diverses confessions, qu'elles coexistassent. Cette évolution a suscité des attitudes différentes. Certains, gagnés par le scepticisme, et considérant

ne l'avaient fait les combattants. Ces deux conceptions n'en ont pas moins fini par admettre que la problématique de la foi chrétienne avait bien moins d'importance qu'on ne l'avait supposé, et que les enjeux étaient bien plus modestes qu'on ne l'avait cru.

Un cheminement de ce genre débouche sur une tolérance pratique et politique. C'est déjà un résultat capital. Mais ce n'est pas encore vraiment de la tolérance, à proprement parler. Car, si les opinions d'autrui n'ont pas plus d'importance que ses goûts alimentaires, on n'a pas besoin de faire preuve de tolérance.

Les attitudes plus tolérantes que l'on rencontre dans la pratique quotidienne se développent souvent pour cette raison: l'on cesse de penser qu'un certain type de conduite soit susceptible d'être désapprouvé ou même blâmé. C'est le cas, un peu partout dans le monde, pour certains comportements sexuels naguère réprouvés, voire punis par la loi. Aujourd'hui une liaison extra-conjugale ou un couple homosexuel ne suscitent plus nécessairement des réactions ou des réflexions hostiles. Mais bien qu'il s'agisse ici d'une tolérance en tant qu'attitude concrète, ce comportement relève plus de l'indifférence que de la tolérance au sens strict. Si mes voisins et moi affirmions *tolérer* les relations homosexuelles du couple d'à côté, notre attitude ne serait pas vraiment tolérante.

Cela dit, nombreux sont les conflits et les zones d'intolérance pour lesquels il conviendrait de chercher une solution de cet ordre — à savoir, faire preuve d'une indifférence plus grande. Tout ce qui touche aux comportements sexuels et sociaux et qui, dans les sociétés plus petites ou traditionnelles, soulèvent l'inquiétude publique, serait alors perçu davantage comme relevant du domaine de la vie privée et cesserait d'être jugé en bien ou en mal. Il se peut que, comme ce fut le cas en Europe, ce glissement dans l'indifférence soit la seule façon de résoudre certaines querelles religieuses. Certes, toutes les religions ne sont pas animées du désir de convertir et, encore moins, de contraindre autrui. Elles ont forcément quelque opinion sur l'état de vérité ou d'erreur dans lequel se trouvent ceux qui ne partagent pas leur foi, mais elles s'abstiennent de s'ingérer dans les affaires d'autrui.

En revanche, d'autres systèmes de croyance sont moins enclins à laisser prospérer l'erreur. Pour eux, il n'existe guère d'autre solution que celle qu'a trouvée l'Europe (dans le domaine religieux, sinon politique): l'affaiblissement de l'enthousiasme. Mais cet affaiblissement de l'enthousiasme ne doit pas résulter d'un essoufflement, d'un épuisement. Comme certaines confessions chrétiennes l'ont découvert, une religion a des ressources propres qui lui permettent de repenser constamment ses relations avec autrui. Une religion en pleine expansion est toujours désireuse de provoquer l'adhésion d'autrui, mais — c'est une idée qui a exercé sur l'Europe une influence considérable

FRÈRES EN FOI

Un homme, quelle que soit sa race, dès que l'adoration illumine son âme, celle-ci prend l'éclat du «diamant» mystique. Ni sa couleur, ni sa naissance, n'entrent en jeu.

SALIF TALL TIERNO-BOKAR (1884-1948), AFRIQUE

Les citations appuyant le thème de ce numéro viennent de *La tolérance, essai d'anthologie, Textes choisis et présentés par Zaghoul Morsy* (UNESCO, dernière édition 1988).

que toutes les Eglises se valaient, ont fini par conclure qu'il n'y avait pas, en matière de confession religieuse, de vérité accessible aux hommes. D'autres ont pensé, en revanche, que les affrontements leur avaient mieux fait comprendre les desseins de Dieu, et que celui-ci se souciait peu de la façon dont on l'adorait, pourvu que ce fût de bonne foi et avec une plus grande ouverture chrétienne. (A une époque plus récente, un esprit œcuménique analogue s'est répandu par delà les frontières du christianisme.)

Ces deux logiques se sont développées, d'une certaine manière, dans des directions opposées. Les sceptiques ont prétendu que les voies de Dieu étaient plus impénétrables que chaque adversaire, aveuglé par son fanatisme, ne l'avait cru. Les autres, tenants d'une vision élargie du christianisme, ont affirmé qu'ils déchiffraient les desseins divins bien mieux que



Eloge de la liberté (vers 1926), huile sur toile du peintre d'origine allemande Max Ernst.

— on ne saurait obtenir un tel résultat par la contrainte. Celle-ci ne déboucherait, au mieux, que sur un consentement et un accord tout extérieurs. Comme Hegel l'a dit du maître et de l'esclave, le fanatique est toujours déçu: alors qu'il veut la reconnaissance, il n'obtient jamais que le conformisme.

L'IDÉAL D'AUTONOMIE

Ni un affaiblissement de l'enthousiasme, ni le repli dans la sphère du privé, ne peuvent résoudre tous les problèmes. Si tout n'est plus qu'une affaire de jugement ou de goût individuels, on perd le sens de l'identité sociale et de l'appartenance à une communauté dont les intérêts dépassent ceux de chaque individu. Il est toutefois possible aux gens de revendiquer, jusqu'à un certain point, leur appartenance à diverses communautés d'opinion (religieuse,

par exemple), dès lors que la tolérance repose sur une distinction établie entre ces communautés et l'Etat. Celui-ci ne s'identifie à aucun système de croyance, n'en impose aucun et, réciproquement, n'autorise aucun groupe à imposer ses opinions aux autres, chacun restant libre toutefois d'exposer et de défendre ses opinions. Aux Etats-Unis par exemple, une disposition constitutionnelle interdit toute loi qui renforcerait, ou même encouragerait une religion précise. Or, cette disposition rencontre un consensus quasiment universel. Les groupes religieux américains ont beau être légion, et souvent habités par des convictions profondes, aucun d'entre eux ne souhaite que l'Etat réprime les autres, ni qu'il autorise l'un quelconque d'entre eux à réprimer qui que ce soit.

Beaucoup d'esprits ont espéré que ce modèle puisse être adopté par toute société



Une pluralité de signes due au peintre tunisien Goulder Triki (gouache sur papier).

BERNARD WILLIAMS, membre de la Royal Academy, est un philosophe anglais. Entre autres fonctions universitaires, il a été Principal du King's College (Cambridge) pendant plusieurs années. Il occupe actuellement la chaire White de philosophie morale à Oxford. Parmi ses nombreux ouvrages a paru, en traduction française, *L'éthique et les limites de la philosophie* (Gallimard, Paris 1990).

moderne. Il tient compte, en effet, d'un côté de la diversité des convictions morales ou religieuses profondes affichée par différents groupes au sein d'une même société et il prévoit, de l'autre, un Etat idéalement impartial, qui affirme le droit de tout citoyen à jouir d'une considération égale, ainsi que de posséder et de formuler ses convictions. Ce modèle de société est celui du *pluralisme libéral*: on peut y voir une tolérance en acte. Il conjugue, en effet, la conviction et l'acceptation d'autres convictions, démarche qui caractérise la tolérance. En faisant une place, sur un plan non étatique, aux convictions diverses dans les groupes ou les communautés, tout en incorporant à la structure même de l'Etat l'acceptation de la pluralité.

Cet argument ne signifie nullement qu'une société n'ait pas besoin de convictions parta-

gées. Car il est évidemment indispensable que ce système lui-même soit l'objet d'une adhésion de la part de tous. Une société bâtie sur ce modèle, dont la cohésion repose sur une armature de droits et sur une aspiration à un respect égal pour tous plutôt que sur une communauté de convictions profondes et spécifiques, requiert un idéal de citoyenneté propre à assumer pareille charge. L'expression la plus forte de cet idéal pourrait bien être celle offerte par la tradition de la philosophie libérale issue de Kant, qui voit la dignité de l'être humain dans son autonomie. Un individu libre est celui qui assume sa vie propre, et qui reste maître de ses convictions propres. C'est à cela que le pouvoir étatique doit servir: à rendre cette autonomie possible, au lieu de la contrer en imposant un ensemble d'opinions obligatoires.

Ce n'est pas là un idéal purement négatif ou marqué au coin du scepticisme. Si tel était le cas, il n'arriverait jamais à unir au sein d'une même société des individus aux opinions radicalement divergentes, et ne fournirait pas davantage l'énergie dont toutes les sociétés tolérantes ont besoin pour combattre, lorsque d'autres moyens n'y suffisent plus, les sociétés intolérantes.

Quel que soit le cas de figure, cependant, il faut limiter le désengagement de l'Etat libéral en matière de conflits d'ordre éthique. Il est en effet des questions, tel l'avortement, à propos desquelles la neutralité de l'Etat est impossible. On peut introduire dans les lois une distinction entre différentes circonstances de l'avortement, mais cela n'empêchera pas que certains individus resteront intimement convaincus qu'une certaine catégorie d'actes devrait être autorisée légalement, tandis que d'autres individus, avec une égale conviction, jugeront que ces mêmes actes devraient être prohibés. Aucune société ne peut éviter d'opérer, en de telles matières, des choix positifs d'ordre collectif. En ce sens, il y a des limites à la tolérance, même lorsque chacun continue de respecter les opinions d'autrui.

Certains critiques du libéralisme avancent que cet Etat libéral pluraliste, qui est censé mettre en acte la tolérance, n'existe pas dans les faits. L'Etat appuierait subtilement toute une catégorie de principes (en l'occurrence ceux qui, dans l'ensemble, favorisent la coopération sociale et l'efficacité économique); du coup, les convictions auparavant solidement ancrées (concernant, par exemple, la religion, le com-

portement sexuel, ou la signification de l'expérience culturelle), s'appauvrissent en inclinations privées. A l'inverse, d'autres critiques, tout en admettant la réalité de l'Etat pluraliste libéral qui, jusqu'à un certain point, parvient à donner corps à la tolérance, affirment néanmoins qu'il ne s'agit là, au mieux, que d'une vertu politique. Qui peut être contrebalancée, selon eux, par d'autres avantages, tels qu'un sens communautaire profondément vécu ou une société dans laquelle on considère que l'existence des droits civiques (ou leur absence) va de soi, sans qu'il faille se livrer à un effort continu et argumenté pour les définir.

Seul l'avenir dira si les sociétés libérales sont effectivement capables de préserver la variété des convictions profondes et substantielles de leurs membres. Peut-être révélera-t-il aussi jusqu'à quel point exactement l'humanité tient à cette variété, ou accepte au contraire de voir disparaître presque toutes les convictions. On découvrira peut-être que la tolérance n'aura été qu'une vertu temporaire, adaptée à une époque de transition entre un passé où personne n'en avait entendu parler et un avenir dans lequel personne n'en ressentira plus le besoin. Pour l'heure, cependant, des convictions fanatiques persistent, qui cherchent plus que fébrilement à interdire toute critique. Et nombreux sont les individus dont les droits ne peuvent être affirmés que par l'intermédiaire d'un discours dérangeant. Le temps ne semble pas encore venu où nous puissions nous passer de cette vertu incommode qu'est la tolérance. □

Une scène dramatique de *West Side Story* (1961), le célèbre film musical américain de Robert Wise.





Un pionnier nommé Voltaire

PAR JEAN LESSAY

Ci-dessus et pages
suyvantes, *Différentes
physionomies de Voltaire*
par le peintre et graveur
sulsse Jean Huber (1721-
1786).

Ci-dessous, *Voltaire
promettant son appul à la
famille Calas*, gravure de
Pierre-Nolasque Bergeret
(1782-1863).

VALEUR, quand elle est considérée d'un point de vue social, vertu si on juge l'individu qui l'exerce, la tolérance semble pourtant avoir été au 18^e siècle une idée neuve. Cela paraît contredire l'image généralement admise de cette période, où l'on voit se répandre en Europe l'art le plus délicat dans tous les domaines, la curiosité intellectuelle la plus vive, la vie mondaine la plus brillante. Mais s'en étonner, c'est oublier que les souvenirs des guerres de religion sont encore, alors, dans toutes les mémoires, et que le fanatisme, s'il a reculé, n'a pas pour autant disparu.

Les conversations sont libres dans les salons, mais bien des livres, en France, sont interdits, saisis, détruits. Il arrive qu'on ferme

les yeux sur certains comportements et opinions non conformistes; cela ne signifie pas qu'on les tolère, car tolérer c'est reconnaître l'existence de ce qui est différent. Que des hommes, tolérants par instinct et conviction, soient nombreux, jusque parmi les princes et les puissants, n'empêche pas le fanatisme de se manifester à l'abri des institutions. L'exclusion et la persécution découlent à la fois de l'application automatique des lois — même si on juge celles-ci, en privé, dépassées — et de l'exigence d'une partie de l'opinion qui dirige vers des minorités transformées en boucs émissaires ses frustrations et son goût de la violence.

Le mot tolérance est encore reçu avec réserve, méfiance et, parfois, hostilité. Alors



JEAN LESSAY,
écrivain français, spécialiste
de la Révolution américaine,
a publié notamment
*Washington ou la grâce
républicaine* (J.-C. Lattès,
Paris 1985) et *Rivarol ou le
Français par excellence*
(Perrin, Paris 1989). Cet
article est un texte qu'il a
écrit peu de temps avant sa
mort, survenue récemment.

que le mouvement de l'Encyclopédie a déjà influencé en profondeur les milieux cultivés, il se trouve toujours des théologiens pour faire l'apologie de l'intolérance, sous la forme la plus spectaculaire qu'elle a prise en France: l'interdiction du culte protestant par la révocation de l'édit de Nantes (1685), mesure dont les effets négatifs dans le domaine intellectuel (exode des cerveaux) et dans le domaine économique (artisans qualifiés passés au service de l'étranger) continuent d'être durement ressentis, plusieurs décennies après la décision.

L'avènement de la tolérance, ou plutôt sa reconnaissance comme facteur de paix civile et garantie contre l'injustice, a été essentiellement l'œuvre des philosophes, de Pierre Bayle, réfugié en Hollande, à Diderot, d'Alembert, d'Holbach, J.-J. Rousseau, et surtout Voltaire, qui en a été le véritable chantre.

UN PHILOSOPHE ENGAGÉ: L'AFFAIRE CALAS

Dès ses débuts comme dramaturge, Voltaire, né en 1694, s'en prend, sous une forme indirecte, au fléau qu'il va combattre toute sa vie: le fanatisme. Ainsi loue-t-il, en 1728, le roi Henri IV, dans son poème épique *La Henriade*, pour sa volonté d'être le souverain sage et éclairé de tous les Français, quelles que soient leurs croyances. Le concept même de tolérance est abordé directement dans ses *Lettres philosophiques* (1734), son *Dictionnaire philosophique* (1766), ses *Questions sur l'Encyclopédie* (1772). Trois ans avant sa mort, il adressera à Louis XVI une requête pour la révision du procès d'une victime du fanatisme dont il a rendu la cause célèbre, le chevalier de La Barre*, sous le titre *Le cri du sang innocent*.

Sa contribution majeure à ce combat d'idées demeure, cependant, son *Traité sur la tolérance* (1763). L'importance exceptionnelle de ce texte, en dehors de la force des arguments, tient au fait que, à la différence de la *Lettre sur la tolérance* de John Locke (1690), à laquelle il rend d'ailleurs hommage, le traité de Voltaire n'est pas une pure dissertation philosophique. La réflexion, ici, est née de l'action, de l'«engagement» de l'écrivain, comme on dirait de nos jours. Depuis plus d'un an, en effet, ce dernier mène un combat de tous les instants pour obtenir la réhabilitation d'un marchand d'étoffes de Toulouse, Jean Calas, protestant, accusé à tort du meurtre de son fils, condamné à mort et roué vif après avoir refusé d'avouer sous la torture, en 1762. En fait, la majorité des juges a voulu complaire à une foule ignorante et fanatisée qui accuse Jean Calas, sans la moindre preuve, simplement parce qu'elle prête aux protestants, sur la foi de on-dit, le devoir de tuer leurs enfants si ceux-ci ont l'intention de se convertir au catholicisme, ce qui aurait été le cas du malheureux fils, Marc-Antoine Calas, qui en réalité s'est suicidé.

L'écrivain démonte tous les rouages de cette iniquité. Il ameutera la France et l'Europe et



L'ÉTRANGER

Faire tort à un étranger, c'est comme si l'on faisait tort à Dieu même.

TALMUD, CHAGIGAH, 5A

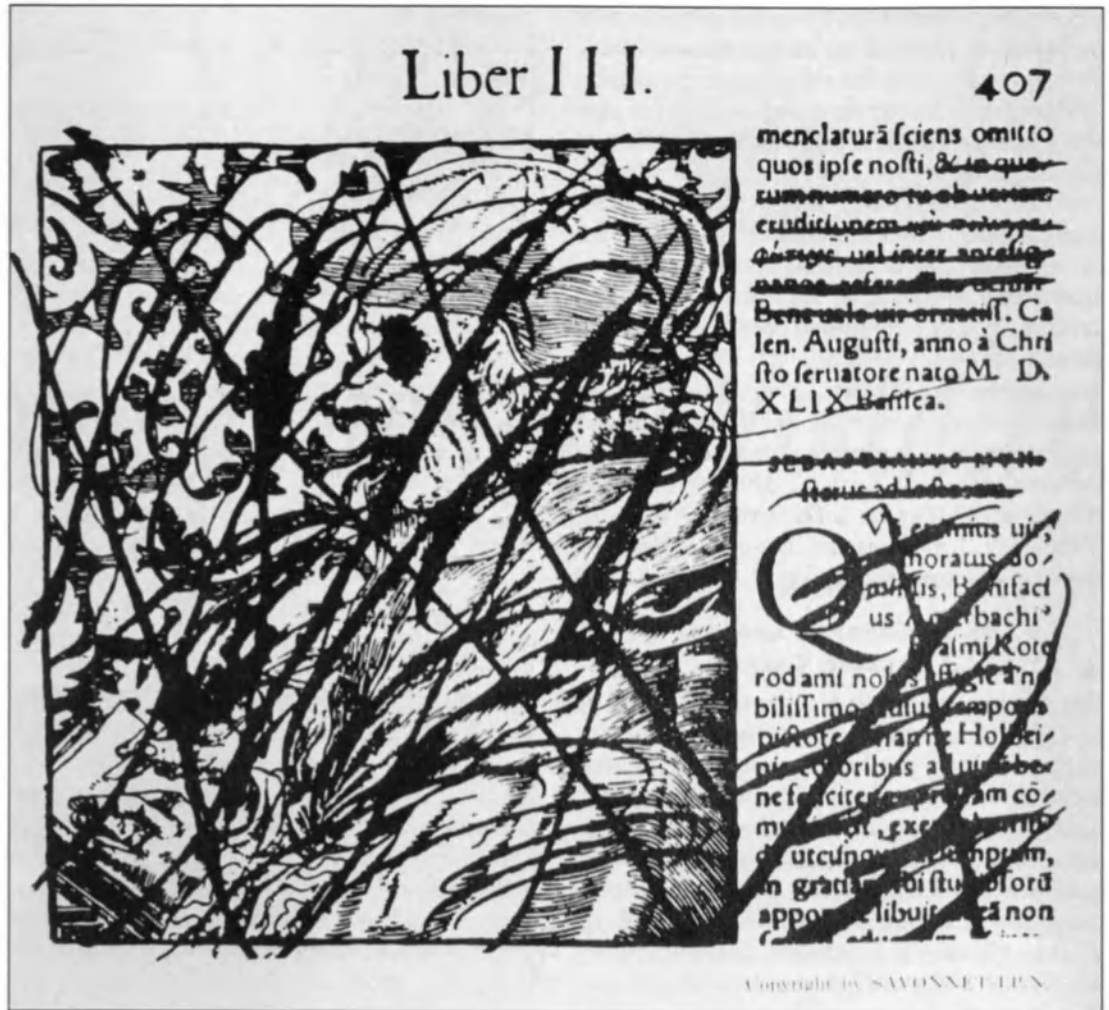
bien que la presse n'existe encore qu'à l'état embryonnaire (moins de douze journaux en France), il n'est pas excessif de parler de triomphe médiatique; les salons, les cercles, les cafés et la correspondance privée jouent le rôle de médias. L'affaire Calas préfigure, toute proportion gardée, ce que sera, à la fin du 19^e siècle, l'affaire Dreyfus: une nation se passionnant pour la décision d'un tribunal régulier, considérée comme une injustice.

Voltaire met de son côté tout ce que le pays compte d'esprits libéraux, même dans les milieux proches de la cour, pour faire admettre publiquement, par une révision solennelle du jugement et des dédommagements à la famille de l'innocent condamné, trois points: des juges peuvent se tromper; lorsque c'est le cas, ils doivent reconnaître sans équivoque leur erreur et en tirer les conséquences; quand une minorité n'est pas traitée avec respect, c'est en son sein qu'on cherchera de préférence de prétendus coupables.

Bien que le fanatisme, forme paroxystique de l'intolérance, ne soit le monopole d'aucune religion particulière — les idéologies politiques n'existent pas encore —, Voltaire considère la

* Décapité à Abbeville en 1766 pour un «crime d'impiété», sans que la preuve en ait été fournie.

Page de la *Cosmographia universalis* (1544) de Sebastian Münster, illustrée d'un portrait d'Erasmus. Cet ouvrage énonçant des idées originales sur la physique de la Terre fut censuré par l'Inquisition.



France, depuis la décision de Louis XIV de priver les protestants de tous leurs droits, même celui de posséder un état civil, comme une terre d'élection pour tous les abus du fanatisme.

De 1745 à 1762, rappelle-t-il, huit pasteurs protestants ont été pendus pour avoir prêché selon leur foi; des centaines de leurs adeptes ont été envoyés aux galères. Cette situation, selon lui, ne risque pas de se produire en Angleterre, en Allemagne ou en Hollande, car ces pays connaissent le pluralisme religieux. Les membres des différentes confessions peuvent y «vivre en frères et contribuer également au bien de la société». Sans doute idéalise-t-il quelque peu ce qui se passe dans ces pays en matière de liberté de croyance, mais c'est pour condamner les lois de la France, où «l'abus de la religion la plus sainte a produit un grand crime [l'affaire Calas]». Il est donc «de l'intérêt du genre humain d'examiner si la religion doit être charitable ou barbare».

UNE VALEUR-VERTU UNIVERSELLE

Pour dénoncer le fanatisme, contraire à l'esprit de l'Evangile, l'auteur brosse un panorama rapide des mœurs religieuses en Europe et en Asie depuis l'Antiquité. Selon Voltaire, ni les Grecs, ni les Romains n'ont persécuté des individus sous le prétexte que leurs croyances offensaient les dieux locaux. Les Athéniens poussaient même la tolérance jusqu'à construire un autel dédié aux dieux étrangers qu'ils ne

connaissaient pas; quant aux Romains, ils estimaient, fort sagement, qu'il appartenait aux dieux seuls de se soucier des offenses qui leur étaient faites. Si des chrétiens furent martyrisés dans l'empire, ce n'était pas en raison de leur croyance, mais parce qu'ils troublaient l'ordre public.

Cette volonté de laisser chacun croire ce qu'il veut, Voltaire la distingue même dans l'Ancien Testament. Lui qui n'apprécie guère le peuple hébreu de la Bible, ni d'ailleurs celui de l'Egypte ancienne, voit pourtant briller à travers l'histoire des fidèles de Moïse, «des rayons d'une tolérance universelle». Les empereurs de Chine et du Japon supporteraient également la diversité des croyances lorsque celles-ci ne mettent pas en danger l'Etat. «Allez dans l'Inde, écrit-il, dans la Perse, la Tartarie, vous y verrez la même tolérance et la même tranquillité.»

Il ne met en cause aucune religion, car «partout où il y a une société établie, une religion est nécessaire; les lois veillent sur les crimes connus et la religion sur les crimes secrets». Mais, bienfaisante dans son essence même, celle-ci se corrompt par la superstition et l'intolérance. «La superstition est à la religion ce que l'astrologie est à l'astronomie, la fille très folle d'une mère très sage.»

Lutter contre la superstition et l'intolérance, c'est le travail de la raison, cette raison qui «chaque jour pénètre en France, dans les boutiques des marchands comme dans les hôtels

des seigneurs»; c'est à elle de montrer l'inanité de pratiques ridicules ou monstrueuses comme l'Inquisition — institution dont le seul nom, dira plus tard l'abbé Grégoire, est une offense à l'Évangile —, les conversions forcées ou achetées, les autodafés.

L'auteur du *Traité sur la tolérance* considère que la révision du procès Calas est une victoire de la philosophie. Cela n'est guère contestable. Il affirme que toutes les croyances doivent pouvoir s'exprimer: «Ce serait de la folie de prétendre amener tous les hommes à penser d'une manière uniforme sur la métaphysique. On pourrait beaucoup plus aisément subjuguier l'Univers entier par les armes que subjuguier tous les esprits d'une seule ville.» Dans sa conception de la tolérance, il va plus loin que John Locke, qui, dans sa célèbre lettre de 1690, en excluait les papistes et les athées. Il ne laisse pas pour autant apparaître une vision matérialiste et athée. Loin d'être à ses yeux synonyme de tolérance, l'athéisme peut, au contraire, dériver vers le fanatisme comme n'importe quelle religion. «Un athée qui serait raisonnable, violent et puissant, écrit-il, serait aussi funeste qu'un superstitieux sanguinaire.»

La tolérance, antithèse du fanatisme, est le respect de l'autre dans sa différence. Paul Valéry n'aura-t-il pas raison d'écrire qu'elle «ne peut se concevoir et pénétrer les lois et les mœurs que dans une époque avancée, quand les esprits se sont progressivement enrichis et affaiblis de leurs différences échangées?»

Pour Voltaire, cette valeur-vertu comporte aussi un élément de bienveillance et de douceur, et il emploie souvent le mot indulgent pour tolérant. «Que faut-il pour être heureux dans la vie à venir: être juste. Pour être heureux dans celle-ci, autant que le permet la misère de notre nature, que faut-il? (...) être indulgent.»

La lutte contre l'intolérance exige, selon lui, qu'on ait recours à l'ironie et à l'humour, pour en faire ressortir la grotesque incohérence. Ainsi, il faut montrer l'absurdité qu'il y a à

condamner à des châtiments dans l'autre monde, des gens qui ont une pensée différente de la nôtre, alors que la vie en commun nous oblige à entretenir avec ces mêmes personnes des rapports de civilité. «Le fanatisme n'est pas seulement horrible, il est absurde.»

Vingt-quatre ans après la publication du *Traité sur la tolérance*, Louis XVI signait l'édit de Tolérance (1787) qui reconnaissait aux protestants le droit d'avoir un état civil leur permettant, enfin, de se marier, de tester, d'hériter, comme tous ses sujets. Ce n'était qu'un modeste pas en avant, mais dans la bonne direction. Voltaire avait ouvert la voie. Son but, cependant, ne visait pas simplement à faire rendre leurs droits à une catégorie de citoyens français qui en avaient été injustement privés. Il se réclame de la tolérance comme d'une valeur universelle. Aucun peuple sur la terre, aucun individu ne doit souffrir de son absence. Son propos est sans concession: «Je vous dis qu'il faut regarder tous les hommes comme nos frères. Quoi! mon frère le Turc? mon frère le Chinois? le Juif? le Siamois? Oui, sans doute; ne sommes-nous pas tous enfants du même Père et créatures du même Dieu? Mais ces peuples nous méprisent; mais ils nous traitent d'idolâtres! Hé bien! je leur dirai qu'ils ont grand tort.»

Onze ans après la mort de l'écrivain, la liberté de penser et d'exprimer ses opinions, pour la reconnaissance de laquelle il avait tant lutté, était proclamée à la face du monde par l'Assemblée nationale constituante, le 26 août 1789, dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Par les articles 10 et 11 de cette Déclaration, qui se voulait universelle, la tolérance, au sens le plus large du terme, trouvait enfin son fondement philosophique et juridique, bien que le mot de «tolérance» ne fût pas prononcé.

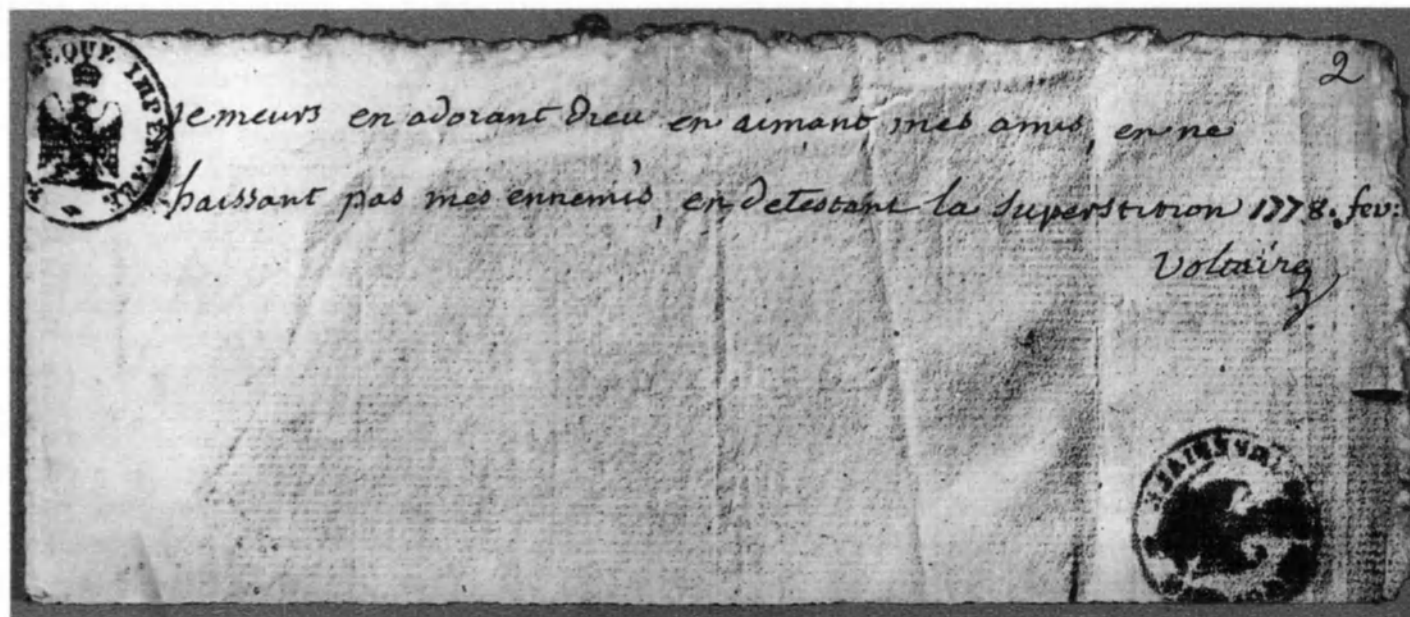
Restait, pour chaque individu, à se montrer tolérant à l'égard de ses semblables dans la vie quotidienne. Mais ce combat-là sera-t-il jamais achevé? □



Page de titre du célèbre ouvrage de Voltaire, paru en 1763.



«Je meurs en adorant Dieu, en aimant mes amis, en ne haïssant pas mes ennemis, en détestant la superstition.» Une des dernières pensées de Voltaire formulée quelques mois avant sa mort en 1778.



Dans le sillage de Gandhi

PAR RAMIN JAHANBEGLOO

ON ne peut penser la tolérance aujourd'hui sans faire référence à la pensée et à l'action de Mohandas Karamchand Gandhi (1869-1948), surnommé le Mahatma (la «grande âme»). Et pourtant, le mot tolérance apparaît fort peu dans son œuvre, même si Gandhi s'est voulu toute sa vie un homme d'une tolérance exemplaire. Ce paradoxe révèle bien la difficulté du concept.

Affirmer la tolérance revient en effet, selon Gandhi, à instaurer une hiérarchie entre notre attitude et celle de l'autre. «Je n'aime pas le mot tolérance, écrit-il dans une lettre à ses disciples en 1930, durant son incarcération à la prison de Yerauda, mais je n'en trouve pas de meilleur. La tolérance peut impliquer la supposition, toute gratuite d'ailleurs, que la foi d'un autre est inférieure à la nôtre, tandis que l'*ahimsa* [la non-violence] nous enseigne à conserver, pour la foi religieuse d'autrui, le même respect que nous accordons à la nôtre, dont nous reconnaissons l'imperfection. L'admettre sera facile pour celui qui cherche la vérité, pour celui qui obéit à la loi de l'amour.

«Si nous étions parvenus à la pleine vision de la vérité, nous ne serions plus des chercheurs, nous ferions un avec Dieu, car la vérité est Dieu. Mais puisque nous n'en sommes encore qu'à chercher, nous poursuivons notre recherche, conscients de notre imperfection.»

On touche ici aux principes de base de la philosophie gandhienne, à cet espace théorico-spirituel dans lequel le concept même de tolérance est revendiqué, non pas en fonction d'un certain ordre politique ou religieux, mais bien en vertu d'une croyance à la liberté de la conscience humaine. C'est plus qu'un simple respect de la personne qu'exige Gandhi. Il aspire à promouvoir la recherche de la vérité, tout en étant convaincu que cette recherche nécessite obéissance à la loi de l'amour. Ainsi



est-il impossible d'évoquer, chez Gandhi, le concept de tolérance sans l'affirmation de l'idée de vérité. C'est là un point central. Mais il est encore plus important de voir que là où la vérité est observée, elle ne l'est que d'une manière non violente.

Non-violence et vérité sont des termes tellement proches qu'ils sont presque convertibles. «L'*ahimsa* [la non-violence] et la vérité, écrit encore Gandhi, sont si entremêlées qu'il est presque impossible de les dissocier. Elles sont comme les deux faces d'une médaille, ou plutôt d'un disque de métal lisse et sans empreinte. Qui peut dire quel en est le revers et quel en est l'avers?

«Néanmoins l'*ahimsa* est le moyen, la vérité



Le champion de la non-violence, vers la fin de sa vie, entouré par la foule respectueuse.

est le but. Les moyens, pour être des moyens, doivent toujours rester à notre portée; aussi l'*ahimsa* est-elle notre devoir suprême. Si nous prenons soin des moyens, nous sommes certains, tôt ou tard, de parvenir au but. Une fois que nous avons compris cela, la victoire finale ne fait plus aucun doute.»

LA GRAINE ET L'ARBRE

Gandhi ne cherche donc pas à élaborer un système rationnel d'explication du monde à partir de l'idée de vérité, ni à privilégier une tradition de pensée. «La vérité réside dans le cœur de tout homme, observe-t-il. C'est là qu'il faut la chercher (...) Nous n'avons pas le droit de

contraindre les autres à agir selon notre propre manière de voir la vérité.» On ne peut donc séparer la vie religieuse de la vie politique, comme le montre l'organisation de sa lutte à la fois contre la violence britannique et contre l'injustice indienne envers les intouchables. A l'instar du philosophe grec Socrate, Gandhi affronte courageusement, par les seules armes du jeûne et de la prière, l'esprit de tyrannie et d'intolérance de ses contemporains: «Le seul tyran que j'accepte en ce monde est la "petite voix sereine" qui parle en moi-même. Et dussé-je envisager la perspective d'une minorité réduite à un seul membre, je pense humblement avoir le courage d'en faire partie...»

En agissant ainsi, le Mahatma est dénué

d'arrière-pensées politiques. Au contraire, son attitude vise à faire triompher le point de vue humanitaire sur le point de vue politique, qui s'efforce de faire passer les valeurs idéologiques avant les valeurs communautaires. Son souci permanent de la vérité, et de l'égalité dans la cité, le pousse à se révolter contre la ruse et le mensonge qu'il considère comme des moyens impurs pour atteindre une fin pure. «C'est une erreur de croire, dit-il, qu'il n'y ait pas de rapport entre les moyens et la fin. Cette erreur a fait commettre des crimes sans nom, même à des gens qui étaient considérés comme religieux. C'est comme si vous prétendiez que d'une mauvaise herbe il peut sortir une rose. Les moyens sont comme la graine et la fin

comme l'arbre. Le rapport est aussi inéluctable entre la fin et les moyens qu'entre l'arbre et la semence.»

Et il ajoute: «Je me soucie bien plus de lutter contre l'avitement de l'homme au rang de la brute que d'épargner des souffrances à mon peuple. Ceux qui volontairement se soumettent à une longue suite d'épreuves grandissent en noblesse et élèvent le niveau de l'humanité entière... Ceux qui, au contraire, s'abaissent à employer n'importe quel moyen pour arracher une victoire, ou qui se permettent d'exploiter d'autres peuples ou d'autres personnes plus faibles, ceux-là non seulement se dégradent eux-mêmes, mais dégradent aussi toute l'humanité.»

En d'autres termes, la «vertu politique» de

Gandhi (au centre) et ses collaborateurs à l'époque où il était avocat en Afrique du Sud (1893-1914).



RAMIN JAHANBEGLOO, philosophe iranien, est un spécialiste du Mahatma Gandhi, sur la pensée politique duquel il prépare actuellement un livre. Entre autres ouvrages, il est l'auteur de *Hegel et la Révolution française* (publié à Téhéran) et d'une série d'entretiens avec Isaiah Berlin, le grand historien des idées, *Isaiah Berlin en toutes libertés* (Félin, Paris 1990). Journaliste, il collabore à diverses revues, dont *Esprit* et *Etudes*.



la non-violence (qui apparaît aux yeux de Gandhi comme la vertu par excellence) vient de ce qu'elle assure l'unité entre les membres de la cité, en mettant l'accent sur le rôle de l'individu et en soulignant l'importance décisive de la «catharsis» (purification) qu'il doit opérer dans son corps et son esprit. Ainsi la capacité de participer aux affaires publiques et de juger de ce qui est juste et injuste ne peut exister sans la pratique, individuelle et collective, de la non-violence. Sans doute la plus belle leçon de la sagesse gandhienne est-elle de nous montrer à quelles conséquences désastreuses, pour l'individu et pour la cité, conduit une politique qui fait du pouvoir le critère de toute vérité.

LE RAYONNEMENT

Pleinement conscient des dangers que peut représenter le pouvoir politique, en même temps que de la tâche démocratique qu'il lui incombe d'accomplir en Inde, le Mahatma déclare: «Si j'ai l'air de me mêler de politique, c'est tout simplement parce qu'aujourd'hui la politique nous entoure comme un serpent qui s'enroule autour du corps et dont on ne peut

■

LA CONFESION DU DÉFUNT

Je n'ai pas privé l'indigent de sa subsistance.

Je n'ai pas commis d'actes exécrés des dieux.

Je n'ai pas permis qu'un serviteur fût maltraité par son maître.

Je n'ai pas fait souffrir autrui.

(...)

Je n'ai pas fait pleurer les hommes, mes semblables.

Je n'ai pas tué ni ordonné de meurtre.

LE LIVRE DES MORTS, ÉGYPTE ANCIENNE

plus se dégager en dépit de tous les efforts. Je désire par conséquent lutter avec le serpent... Ma tâche sera terminée si je réussis à convaincre l'humanité que chaque homme ou chaque femme, quelle que soit sa force physique, est le gardien de sa dignité et de sa liberté. Cette protection est possible, même si le monde entier se retourne contre celui qui est seul à résister.»

L'enseignement de Gandhi a connu un rayonnement mondial. Parmi les grandes luttes que son message a inspirées, celle de Martin Luther King pour les droits des Noirs américains vient au premier rang. Du boycottage des transports de Montgomery en 1955 à sa marche sur Washington en 1963, le pasteur noir américain a repris, dans toutes ses actions contestataires, les techniques de la non-violence chères au Mahatma.

Martin Luther King a décrit cette influence dans son livre *La force d'aimer*: «Tout le concept gandhien de *satyagraha* [l'étreinte de la vérité] (...) avait pour moi une signification profonde. A mesure que je creusais davantage la philosophie de Gandhi, mon scepticisme sur le pouvoir de l'amour diminuait progressivement. J'en arrivais à voir pour la première fois que la doctrine chrétienne de l'amour, mise en œuvre par la méthode gandhienne de non-violence, est l'une des armes

les plus puissantes dont puisse disposer un peuple opprimé dans sa lutte pour la liberté.» Il précise par ailleurs: «Si l'humanité doit progresser, alors Gandhi est pour elle incontournable.»

Cette prémonition de Martin Luther King s'est vérifiée l'année même de sa mort en 1968, dans la résistance non violente du peuple tchécoslovaque à l'invasion soviétique. Il devient alors impossible de parler du mouvement non violent sans le relier au bouillonnement des mouvements intellectuels et politiques divers qui ont agité, pour une période de dix ans, les pays de l'Est. Comme le disait dans les années 80 Lech Walesa, à l'époque où il présidait *Solidarnosc* (*Solidarité*), union de syndicats polonais dont les mouvements de grève ont abouti à la chute du régime totalitaire de ce pays: «Nous ne pouvons nous opposer à la violence qu'en refusant d'en faire usage (...) Nous n'avons pas d'autres armes que la vérité et la foi.»

L'option non violente est également celle qu'a adoptée le peuple philippin en 1986 dans sa résistance civile contre la dictature. Depuis, d'autres formes de cette action en Amérique latine, en Afrique du Sud et au Moyen-Orient, ont démontré l'actualité et la pertinence de l'héritage gandhien dans le combat pour la liberté et la justice. □

Martin Luther King de retour aux Etats-Unis après avoir reçu le prix Nobel de la paix (1964).



ESPACE VERT

LE COURRIER DE L'UNESCO - JUIN 1992



EDITORIAL

Vers un nouvel ordre écologique mondial ?

En ce mois de juin 1992, la Terre n'est plus tout à fait ronde. Elle a maintenant un sommet, dont la renommée dépasse le Pain de Sucre de Rio. Du 3 au 14 juin, 166 chefs d'Etat et de gouvernement, des milliers de délégués vont se retrouver au Brésil au chevet de la planète malade. Nous avons beaucoup abîmé la Terre. Le bilan de la pollution est très lourd : effet de serre avec risque de montée des eaux, trou dans la couche d'ozone, péril nucléaire.

L'éveil des consciences est douloureux. La facture des progrès de l'industrie et du confort est élevée. Comment va-t-on la régler ? Les principaux bénéficiaires de ces progrès accepteront-ils de s'imposer pour cela les contraintes nécessaires ? Et ceux qui en ont été exclus vont-ils enfin commencer à jouir de ses bienfaits, ou seront-ils pénalisés parce qu'ils arrivent trop tard ? La réunion préparatoire au sommet de Rio, qui s'est tenue à New York, a permis de concrétiser un accord sur l'esquisse de la Charte de la Terre, ainsi que sur l'Agenda 21, définissant un développement durable pour le siècle à venir, depuis la protection des forêts jusqu'à la gestion des déchets toxiques. Mais si une majorité se dégage sur les grands principes, comment pourra-t-on concilier tous les points de vue ? Prenons un exemple symptomatique : les habitants du Nord dénoncent à juste titre les méfaits des CFC (ces gaz qui servent notamment à la réfrigération) et demandent – légitimement si l'on se place à un strict point de vue écologique – qu'ils soient bannis de la planète. Quelle va être la réaction des populations du Sud qui croyaient enfin accéder à cet outil du confort moderne et qui risquent de se le voir interdire ?

L'application des résolutions de l'Agenda 21 est estimée à 125 milliards de dollars des Etats-Unis par an. Qui va payer ? Psychodrame, succès total ou simple point de départ, Rio est le premier sommet du genre. Il a d'abord le mérite d'exister. ■

Avec ce numéro du *Courrier*, nous avons voulu faire une surprise à nos lecteurs. Dans le paysage habituel de la revue, avec son thème et ses rubriques, nous avons introduit une nouveauté. Mettant à profit le temps qui sépare un numéro du suivant, nous avons aménagé, comme dans une ville, un lieu neuf, un rond-point inattendu d'où rayonne le regard. Au cœur même de nos pages, sur huit d'entre elles, s'étend un « Espace Vert », comme un petit *Courrier* dans le grand. Ainsi que son titre le suggère, ce numéro miniature est entièrement consacré à l'un des thèmes les plus brûlants du monde actuel : notre environnement et sa survie. Ce n'est pas un hasard : ce même mois se tient à Rio de Janeiro, organisée par les Nations Unies, une conférence décisive sur l'écologie planétaire. Nos lecteurs ne seront pas désorientés. Ils retrouveront dans « Espace Vert » une organisation familière : un entretien, donné par un des grands spécialistes actuels de l'écologie, des brèves, un article de fond sur un problème crucial (les trous dans la couche d'ozone) et un extrait d'un texte fondateur sur les liens de l'homme et de la nature (le poème du Déluge dans l'épopée de *Gilgamesh*). Puisse cet « Espace Vert » être pour eux un lieu de plaisir et de réflexion ■



LE PROJET PILOTE DE PROTECTION DE LA FORET DE DJA

La forêt de Dja, au sud du Cameroun, figure non seulement parmi les sites naturels inscrits sur la Liste du patrimoine mondial de l'Unesco, mais aussi parmi les réserves de la biosphère, au sein du programme Unesco sur l'Homme et la biosphère (MAB). Luxuriante et quasi intacte, échantillon de la forêt tropicale primaire, Dja possède une flore et une faune d'une richesse extraordinaire: un seul arbre de 30 à 40 mètres de haut peut abriter jusqu'à mille espèces d'insectes différents et ses eaux contiennent 120 espèces de poissons. Hippopotames, éléphants et chimpanzés nains, très rares, y côtoient des gorilles, des serpents et des oiseaux si variés qu'ils ne sont pas encore tous répertoriés. Le projet va aider les populations qui y vivent, dont des Pygmées, à mettre en place une exploitation rationnelle de la forêt et de ses ressources et à lutter contre le braconnage qui est presque devenu ici une industrie. ■

SOMMET PLANETE TERRE

La Conférence des Nations Unies sur l'environnement et le développement se tient à Rio de Janeiro. Vingt ans après la conférence de Stockholm, il s'agit de définir les mesures à prendre pour protéger la Terre, seule planète «vivante» du système solaire. Parallèlement aux séances plénières auxquelles sont conviés les chefs d'Etat, se tiendront plus de 250 réunions, séminaires, ateliers, conférences, confrontations diverses, où sont attendues environ 10 000 personnes. Le Forum international des organisations non gouvernementales

revêt une importance toute particulière, car les ONG, souples dans leur fonctionnement, sont les partenaires privilégiés du développement et de la protection de la nature. Pour ne citer que quelques-unes des conférences, les «Peuples indigènes» se réuniront pour comparer leurs méthodes de gestion durable des ressources naturelles.

Le temps d'une révolution est venu: voir la Terre d'un œil neuf, estimer objectivement les menaces et y faire face, en un immense élan planétaire. ■

Bibliographie

COMPRENDRE LA DESERTIFICATION ET LA COMBATTRE

Les déserts représentent environ un cinquième des terres émergées du globe, c'est-à-dire quelque 30 millions de kilomètres carrés. Ce sont des phénomènes naturels qui ont toujours existé, mais de nombreux déserts continuent leur progression. La désertification est due pour une large part à l'action de l'homme qui dégrade la terre et lui fait perdre sa fertilité agricole et pastorale. Cette avancée des déserts touche des régions de pays développés (Etats-Unis, Canada, Australie), mais ce sont surtout les pays en développement (Pays du Sahel, Inde, Pakistan, Mexique, Amérique du Sud, bassin méditerranéen) qui sont affectés; en outre, pour ces derniers, les effets de l'explosion démographique donnent encore plus d'acuité à ce problème. Le document présenté ici prend pour exemple le Sahel. Les principaux thèmes abordés sont les relations des populations avec leur environnement, l'eau, le sol et les cultures, l'élevage et la gestion des pâturages, l'énergie, le bois de feu et le déboisement, et enfin les problèmes de l'aménagement et du développement.

Ce cahier, simple et clair, suggère aux enseignants des exercices pratiques destinés aux élèves pour leur faire prendre conscience de l'état de l'environnement dans leur région. Mais, au-delà du monde scolaire, c'est un remarquable outil de travail pour tous ceux qui s'intéressent au Sahel: coopérants, membres d'organisations non gouvernementales par exemple. Ils y apprendront comment construire un filtre à eau potable ou un foyer amélioré destiné à économiser le combustible, comment lutter contre l'érosion des sols, comment reboiser et quelles essences choisir. On y trouve aussi une bibliographie et une liste d'adresses utiles. ■

Module éducatif sur la désertification, par C. Souchon et J.-P. Deleage, série éducation environnement n° 16, Programme international d'éducation relative à l'environnement, UNESCO-PNUE, 1985.



LES OISEAUX SAUVAGES INTERDITS DE VOL

Les compagnies KLM et Garuda ont décidé de refuser de transporter des oiseaux sauvages vers les Etats-Unis, rejoignant ainsi Lufthansa et trois compagnies américaines. En 1989, 87 300 oiseaux sauvages avaient été embarqués par ces compagnies à destination des Etats-Unis. 2 430 d'entre eux étaient morts à l'arrivée. ■



TIGRES ET LYNX: LA GRANDE FORME

Sur 37 espèces de félins sauvages, à en croire le WWF (Fonds mondial pour la nature), 22 ont un statut plus ou moins précaire. L'agriculture, l'exploitation forestière et l'urbanisation les privent progressivement des espaces libres dont ils ont besoin. C'est pourquoi le gouvernement indien et le WWF ont mené une vaste opération de protection des tigres, dont la population a plus que doublé en 14 ans. Il en est de même pour le lynx, (bien que contesté par les éleveurs dont il mange les moutons) qui a bénéficié de programmes de réintroduction dans plusieurs pays d'Europe. ■

COMBIEN COUTE LA PROTECTION DE L'ENVIRONNEMENT AUX ETATS-UNIS ?

Selon l'Agence pour la Protection de l'Environnement (EPA), le coût des programmes pour la protection de l'air, de la terre et de l'eau a presque quadruplé en vingt ans, passant de 30 milliards de dollars en 1972, à 115 milliards de dollars en 1990 (soit 2,1% du produit national brut). Le gouvernement assure 11% du coût global; les Etats, 3,5%; les municipalités, 22,5% et le secteur privé, 63%. Il est prévu que les dépenses aillent croissant d'ici à l'an 2000 et passent à 185 milliards de dollars. ■

LES VERTES COLLINES DU BURUNDI

Après avoir été dénudées par la déforestation, les mille collines du Burundi reverdissent. Les agents du Centre technique forestier tropical ont mené des actions très diversifiées. Ils ont mis en place une protection du dernier massif de forêt naturelle sur la crête Zaïre-Nil, qui abrite des chimpanzés et un patrimoine génétique unique. Après de grands reboisements entrepris par l'Etat, on a encouragé les boisements communaux, la plantation de bosquets privés et de haies anti-érosion. La région de Gitega, dénudée, est redevenue un jardin agro-forestier. Il aura fallu atteindre un stade d'extrême dégradation pour que la population accepte de lutter contre l'érosion et replante des arbres. Mais la prise de conscience a été exemplaire: au cours des dix dernières années, 50 millions d'arbres ont été produits au Burundi (environ 100 arbres par famille). ■

LUTTE ANTI-POLLUTION A BEIJING

Depuis 1980, la capitale chinoise a lancé une vaste opération d'assainissement. Il est très impressionnant de voir, la nuit, circuler des camions-citernes grâce auxquels les employés municipaux lavent au jet les arbres des avenues désertes. D'autres, en plein jour, indifférents au flot des bicyclettes, balayent la rue. On se souvient des campagnes pour la suppression des animaux domestiques, des oiseaux et des mouches, et de la multiplication des corbeilles à papier et des crachoirs. Aujourd'hui, les opérations se déroulent sur une toute autre échelle. La Banque Mondiale et



l'Association internationale de développement accordent un prêt de 125 millions de dollars. Il doit servir à la construction d'un pipeline de 32 km pour faire bénéficier du chauffage urbain la partie ouest de la ville; à la création d'une compagnie pour gérer un nouveau réseau d'égouts; à la construction d'une décharge de 72 hectares, capable de traiter 2000 tonnes de déchets par jour. ■

TERRE, TON BOUCLIER D'OZONE EST MENACÉ !

La couche d'ozone qui entoure notre planète est trouée au-dessus des pôles. Elle s'amincit et se mite maintenant au-dessus des régions tempérées de l'hémisphère Nord. Cette menace doit être prise au sérieux, car il s'agit de l'unique filtre capable d'arrêter les rayons ultra-violet de type B, émis par le soleil, et qui sont dangereux pour tous les organismes vivants. Ramenée au niveau du sol, la quantité totale d'ozone ne représenterait qu'un film de 3 mm d'épaisseur, mesure de référence pour évaluer sa présence dans l'atmosphère. Située entre 12 et 45 km d'altitude, sa concentration est maximale à 25 km environ.

Surveillée depuis 1958, défendue depuis 1983

L'ozone (du grec *ozein*: exhaler une odeur) est un gaz odorant. De formule chimique O_3 , il est formé d'une molécule d'oxygène (O_2) qui, sous l'effet du rayonnement solaire, gagne un atome libre d'oxygène. Ses pires ennemis sont le chlore, l'hydrogène et l'azote, mais le chlore est le plus redoutable, parce que très stable et de durée de vie très

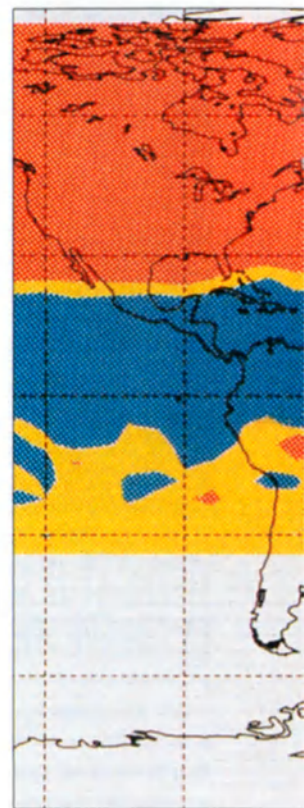
Tout a été dit ou écrit sur le « trou d'ozone » depuis 1985 et la médiation internationale de l'« affaire ». Une mise au point s'impose.

longue. En gagnant la stratosphère, les atomes de chlore viennent se coller sur les molécules d'ozone et les détruisent, compromettant du même coup la qualité de vie sur la terre.

L'étude de la couche d'ozone est relativement récente. Elle a débuté en 1930. Les premiers travaux, notamment les observations de Chapman, un scientifique anglais, ont été relayés par l'Organisation Météorologique Mondiale (OMM)

qui a établi un réseau de cent stations d'observation, le réseau Dobson. Depuis 1983, à l'initiative de l'OMM et du Programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUE), sept des stations du réseau Dobson se voient confier la mission de prévoir, à long terme, l'évolution de notre précieux bouclier. A partir de 1958, les chercheurs qui mesurent en permanence la quantité d'ozone au-dessus du pôle Sud observent des variations saisonnières que l'on peut résumer ainsi: baisse légère de juin à octobre, minimum en octobre, brusque augmentation en novembre. Phénomènes naturels qui s'expliquent par l'effet des vents et de la température.

Toutefois, si le minimum d'octobre est resté stable jusqu'en 1979, la baisse d'ozone au-dessus du pôle Sud n'a pas cessé. Jusqu'à ce qu'éclate, en 1985, l'affaire du « trou d'ozone », qui depuis mobilise l'opinion internationale. Les campagnes d'observation se multiplient. Des coupables potentiels avaient déjà été désignés: les avions supersoniques comme le Concorde, par exemple, et les chlorofluorocarbones, c'est-à-dire les désormais célèbres CFC. Si les avions sont acquittés, il n'en est pas de même pour les CFC, un mélange d'atomes de chlore et de fluor. Découverts par les chimistes de la « General Motors », aux Etats-Unis, en 1928, leur utilisation se généralise à partir des années 50. Ils présentent, en effet, l'avantage d'être ininflammables, non corrosifs, non toxiques. On les trouve surtout dans les réfrigérateurs (15%) et la climatisation (20%). Ils gonflent les mousses des sièges de voiture et les isolants dans le bâtiment (24%). Ils servent de gaz propulseurs aux aérosols (15%) et de solvants pour nettoyer les composants électroniques (24%). En 1989, ils représentent un marché de plus de 10 milliards de francs français et 1,6 million d'emplois. Parmi les vingt-cinq pays producteurs, les Etats-Unis, la France, le Royaume-Uni, le Japon et l'Alle-



magne assurent les trois-quarts de la production mondiale, soit 1,2 million de tonnes par an.

Un enjeu économique

Ces chiffres démontrent l'importance de l'enjeu économique lié à leur bannissement du monde industriel. Cependant, à partir du moment où les scientifiques incriminent les CFC, peut-on prendre le risque, si l'ozone diminue ou disparaît, de voir se multiplier les cancers de la peau, les atteintes des yeux (cataracte), la baisse des défenses immunitaires? De voir s'altérer la reproduction et la croissance des plantes, affectant ainsi la production agricole? D'assister à la mort, jusqu'à un ou deux mètres de profondeur, du phytoplancton, premier maillon de la chaîne alimentaire, indispensable à la survie des espèces marines? Le PNUE décide alors d'agir.

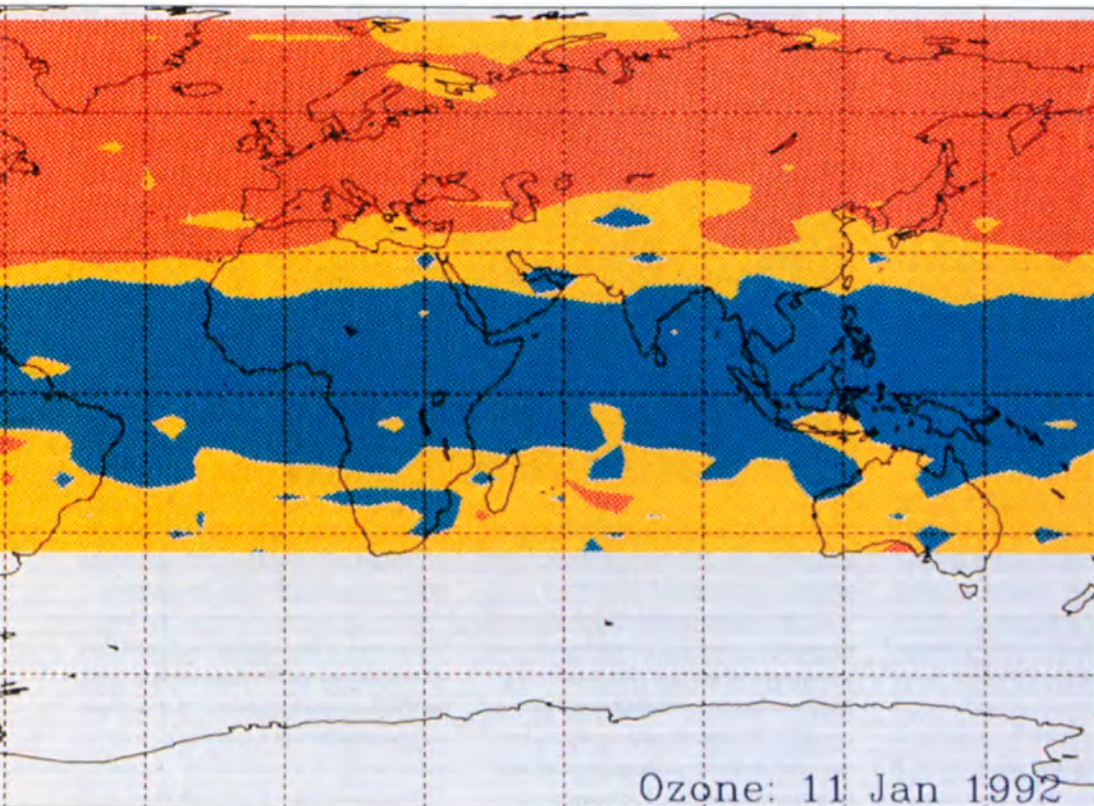
En 1985, se tient la Convention de Vienne pour la protection de la couche d'ozone, adoptée par vingt-deux Etats. Mais c'est en 1987, à

Montréal, au Canada, qu'est signé par vingt-quatre Etats industrialisés le premier accord mondial sur l'environnement, visant à arrêter la production des CFC. Toutefois, la menace se précisant, il apparaît que le protocole n'est pas assez contrai-

sphérique arctique» (European Arctic Stratospheric Ozone Experiment: EASOE). Lancée en novembre 1991, elle s'est terminée en mars 1992. Des scientifiques de presque tous les pays européens, du Japon et des Etats-Unis y ont participé.

volcaniques en juin 1991. Une synergie s'installe entre un phénomène naturel et nos CFC.

Même si, aujourd'hui, le monde entier accepte l'interdiction totale et immédiate des CFC, il faut savoir qu'une seule molécule de chlore



Carte de l'hémisphère Nord montrant la répartition de la couche d'ozone de la stratosphère au 11 Janvier 1992. Sa concentration est ici représentée en bleu (plus faible) et en rouge (plus élevé). La grande perte de la couche d'ozone au-dessus des Tropiques est due probablement à l'éruption du volcan Pinatubo (Philippines) survenue en juin 1991.

gnant et, chaque année, il est reformulé de façon plus sévère. En 1990, à Londres, soixante-dix pays s'engagent à cesser toute production de CFC d'ici à l'an 2000. S'il est très coûteux pour les pays riches de mettre au point des substituts non-polluants satisfaisant aux exigences d'efficacité, de sécurité et de non-pollution, il est facile d'imaginer les problèmes posés aux pays en voie d'industrialisation.

Deux chimistes allemands de l'Institut Max Planck, Frank Arnold et Paul Cruzen, affirment que le trou au-dessus de l'Antarctique a toujours existé. Le volcanologue français Haroun Tazieff incrimine, lui, les rayons du soleil, rasants au pôle, dont la charge en ultra-violet serait insuffisante pour reconstituer le «tissu» manquant. Les accusateurs des CFC ont-ils acquis les moyens d'étayer leurs affirmations alarmistes?

Les Etats-Unis et seize pays d'Europe s'y emploient, au sein d'un vaste programme baptisé «Expérience européenne ozone strato-

Son financement (100 millions de francs) était assuré par les organismes de recherche nationaux et la Communauté économique européenne. Les observations déjà réalisées par les satellites de la National Aeronautics and Space Administration (NASA) ont été complétées par une série de stations terrestres, un bateau, quatre avions, des fusées et quarante ballons chargés de 20 à 500 kg d'appareils.

Un nouveau coupable: le volcan Pinatubo

Leur objectif: mesurer l'ozone, mais aussi, notamment, les CFC, le méthane, le dioxyde d'azote. En décembre 1991, les chercheurs constatent l'amincissement de la couche d'ozone au-dessus de l'Arctique. En février, la NASA annonce qu'elle diminue plus vite qu'on ne le croyait, y compris au-dessus de l'hémisphère Nord. Un nouveau coupable est identifié: le volcan Pinatubo, aux Philippines, qui a projeté dans l'atmosphère quelque 12 millions de tonnes d'aérosols

peut casser de 10 à 100 000 molécules d'ozone. Que les CFC ont une durée de vie de 75 à 400 ans et qu'ils mettent 10 ans à s'élever jusqu'à la couche d'ozone. Nous vivons donc une situation créée dix ans plus tôt. Dans l'urgence, les industriels s'acharment à mettre au point des substituts. Certains se révèlent dangereux parce qu'inflammables (propane), d'autres (les HCFC) pourraient être toxiques et contribuer à l'effet de serre, c'est-à-dire au réchauffement global de la planète... Toutefois, si l'atmosphère subit actuellement une perturbation indéniable, personne ne peut exclure que la situation se rétablisse, à plus ou moins long terme, surtout si nous nous en donnons les moyens. ■

FRANCE BEQUETTE, journaliste franco-américaine spécialisée dans l'environnement, contribue depuis 1985 au programme WANAD-UNESCO de formation des journalistes africains d'agences de presse. Elle a largement contribué à l'élaboration et à la réalisation de cet «Espace vert». ■

QUESTIONS A FRANCESCO DI CASTRI

Plusieurs théories expliquent la formation de la Terre et l'apparition de la vie. Quelle est celle qui emporte votre adhésion scientifique ?

– Plus que l'origine de la Terre, ce qui nous intéresse, par rapport aux problèmes de l'environnement, c'est l'origine de la vie sur notre planète. A quel moment celle-ci a-t-elle surgi ? Quels processus ont présidé à l'évolution biologique ? Et dans quelle mesure sommes-nous en train d'infléchir ou de détruire cette tendance évolutive des espèces ? Voilà pour moi les questions-clés.

L'origine de la vie sur la Terre remonte (à quelques centaines de millions d'années près) à quatre milliards d'années. Le riche patrimoine d'espèces marines et terrestres qui en est issu, nous l'altérons à tel point qu'il nous arrive d'anni-



Séance de sensibilisation des femmes à l'environnement au Burkina Faso.

Spécialiste de l'environnement de renommée mondiale, Francesco di Castri est actuellement coordonnateur des programmes d'environnement de l'UNESCO. C'est lui qui a lancé le célèbre programme MAB (L'homme et la biosphère) de l'Organisation. Il nous a accordé un long entretien dont nous commençons ici la publication.

hiler en quelques heures le fruit d'une évolution longue de plusieurs millions d'années... C'est une destruction irréversible. Si l'on peut, en effet, rebâtir une ville, parfois même un monument, il est impossible de refaire une espèce disparue. C'est une impossibilité biologique absolue. Mais évitons à ce propos de tomber dans le sentimentalisme ou de rêver... Qu'une espèce disparaisse, c'est là un phénomène normal dans l'histoire de la biosphère. Bien avant l'extinction spectaculaire des

dinosaures, d'autres espèces avaient déjà disparu. D'autres demain vont encore disparaître.

Ce qui est anormal, ce n'est pas la disparition, mais son rythme actuel. Rien qu'en un an nous pouvons détruire, selon certains spécialistes, jusqu'à 50 000 espèces. En temps normal, celles-ci auraient mis plusieurs millénaires à s'éteindre. Le problème, outre ce taux anormalement élevé de disparition, c'est le fait que certaines espèces, au rôle décisif, disparaissent, non pas pour des raisons biologiques, mais du fait de l'action de l'homme. Il ne s'agit pas, par quelque vue de l'esprit, de vouloir conserver toutes les espèces, il s'agit d'en garder un nombre vital. Et en particulier celles qui tiennent une place fondamentale dans tous les sites biologiques, notamment les espèces qui contribuent au fonctionnement des systèmes écologiques et à la composition de l'atmosphère.

Quelles sont les espèces que vous jugez d'une importance vitale ?

– Pour bien répondre, il faudrait d'abord résoudre une immense inconnue : le nombre exact de toutes les espèces existantes. Combien la biosphère en abrite-t-elle ? Les estimations vont de 4 millions à 30 ou 40 millions, chiffre le plus vraisemblable, ou même 100 millions. Or, nous n'en connaissons peut-être en tout que 10 %... Si bien

qu'un grand nombre d'espèces apparaissent et disparaissent sans que nous en ayons connu l'existence.

On parle beaucoup aujourd'hui d'« écologie » et d'« écosystèmes ». Ce sont des mots à la mode. Pourriez-vous en préciser le sens exact ?

– L'écologie, c'est l'étude des interactions des organismes vivants. Aussi bien l'interaction de l'homme et des milieux physiques que celle des milieux physiques les uns avec les autres. Ce n'est pas seulement l'étude des effets qu'a le milieu sur les organismes, c'est également celle des interactions de toutes les espèces. L'homme est une espèce parmi d'autres, mais, c'est là la dif-



férence, il est devenu capable d'influer sur l'évolution des autres espèces. Non seulement il en modifie le nombre, mais il en crée de nouvelles au moyen de la biotechnologie, et il bouleverse les conditions de leur milieu de vie.

Ce double pouvoir, biologique et écologique, qu'a une espèce sur l'évolution de la biosphère toute entière, c'est là un fait sans précédent dans l'histoire de la Terre.

Quant à la notion d'écosystème, elle est plutôt artificielle et fluctuante. Sa définition, à vrai dire, varie selon le mode de pensée du chercheur qui l'emploie. Pour certains, une plaque de culture microbienne, ou leur jardin, sont des écosystèmes; pour d'autres, et plus correctement, la forêt tropicale est un écosystème. D'autres encore considèrent le globe comme un seul écosystème. Mais ce qu'un écosystème possède toujours en propre, c'est une circulation interne de flux d'énergie qui passent d'une partie à l'autre de ses parties, ainsi qu'une information génétique, et parfois culturelle. C'est donc un système complexe que l'on peut retrouver à des échelles d'organisation différentes, depuis un petit groupe de populations jusqu'à la biosphère dans sa totalité, y compris l'atmosphère elle-même.

Quelles sont les grandes dates qui ont marqué la prise de conscience des problèmes écologiques ?

— L'écologie était déjà connue au 19^e siècle, mais on la considérait plutôt comme un atout économique permettant d'augmenter la

productivité des écosystèmes. C'était le cas de l'«écologie agricole», par exemple, destinée à accroître les rendements par une meilleure adaptation des espèces cultivées. Le sens qu'on donnait à ce mot allait donc presque à l'encontre de celui qu'il a pris aujourd'hui.

Un livre américain a sensibilisé de façon extraordinaire les esprits: c'est *Le printemps silencieux* (Silent Spring) de R.L. Carson. Il révélait, entre autres, l'énorme diminution du nombre des espèces d'oiseaux provoquée par l'emploi des pesticides. Cette prise de conscience a été aussi accélérée par l'accroissement de la pollution urbaine, en particulier celle de l'air, devenu presque irrespirable dans certaines villes, comme Mexico.

Quand cette «conscience écologique» est-elle apparue ?

— Le livre de Carson est sorti en 1962, mais on peut dater cette prise de conscience des années 70. C'est le moment charnière, celui où naissent les premiers mouvements écologistes et où les gouvernements eux-mêmes commencent à se mobiliser, comme l'atteste la convocation, par les Nations Unies, en 1972 à Stockholm, de la première grande conférence sur l'environnement. Cette sensibilisation s'est encore accentuée récemment avec les trous dans la couche d'ozone et l'effet de serre. On s'est alors rendu compte que l'homme détruit non seulement les espèces, mais jusqu'à l'atmosphère qui règle son climat.

Débordant le cadre des pays développés, il y a aussi une prise de

Fortement engagé dans les activités internationales, Francesco di Castri est également président du SCOPE (Scientific Committee On Problems of the Environment), président de l'Union internationale des sciences biologiques, et directeur de recherche au CNRS (Centre National de la Recherche Scientifique). Auteur ou co-auteur d'une douzaine de livres et de plus de trois cents articles scientifiques, il a publié récemment «Landscape Boundaries. Consequences for Biotic Diversity and Ecological Flows» (1992, Biodiversité et flux d'énergie dans les paysages naturels). Le Programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUÉ) lui a décerné le 25 mars 1992 le prix «Global 500», pour son action et ses initiatives en faveur de la défense de l'environnement et d'un développement durable. ■

conscience plus large: celle des pays en développement. Ils ont découvert que leurs propres ressources naturelles — les forêts ou les zones proches des déserts — étaient anéanties, non seulement par leur propre croissance démographique, mais par un développement anarchique, imposé de l'extérieur. L'obligation de vendre des produits commerciaux aux pays développés pour avoir des devises a porté un coup très dur à leur environnement.

Ces deux prises de conscience — celle qu'ont déclenchée dans les pays développés la pollution et l'imminence des changements climatiques et celle qu'ont entraînée dans le tiers monde la disparition des forêts, la désertification et la dégradation des conditions sanitaires — se rejoignent, je crois, aujourd'hui pour former une «conscience écologique» planétaire. Car tout ce qui se passe dans le Nord dépend aussi de ce qui se passe dans le Sud, et réciproquement.

A suivre... ■

Propos recueillis par Serafin Garcia, journaliste auprès de l'Office de l'information du public à l'UNESCO.



Le banc de poissons rouillés (1988), sculpture de Sandra et Christian Gamby. Résine et métal oxydé, 8 m x 1,50 m.

A travers les siècles

LE POÈME DU DÉLUGE

Presque universellement répandu, en une multitude de versions différentes, le mythe du Déluge raconte comment le monde a été détruit et l'humanité anéantie par les eaux, à l'exception de quelques survivants, appartenant au genre humain et aux différentes espèces d'animaux et de plantes, qui connaîtront ensuite une vie nouvelle. Parmi les causes principales du Déluge, on retrouve non seulement les péchés des hommes, mais aussi la décrépitude du monde. C'est donc un mythe ambivalent où la destruction ouvre la voie à la régénération.

Nous avons choisi de reproduire ici un extrait du récit du Déluge tel qu'il est relaté dans l'*Epopée de Gilgamesh*, la plus ancienne de notre histoire, composée en Mésopotamie il y a plus de trente-cinq siècles.

Tout ce qui était clarté devient ténèbres.

*Le déluge rapide s'étend sur le pays,
comme dans une bataille, il fond.
Le frère ne voit plus son frère,
personne ne connaît plus personne. Dans les cieus
les dieux prennent peur du déluge,
ils fuient, ils montent au ciel du dieu Anu.
Les dieux s'accroupissent comme des chiens, ils se couchent...
La déesse Ishtar se met à crier comme une femme en travail.*



Cylindre-sceau figurant une offrande à la divinité (Syrie). Première dynastie de Babylone (18^e siècle avant J.-C.).

*La souveraine des dieux, dont la voix est belle, pousse des cris :
« Qu'il se change en boue, ce jour
où j'ai proféré de mauvaises paroles dans l'assemblée des dieux.
Pourquoi ai-je dit ces mauvaises paroles dans l'assemblée des dieux ?
Pourquoi ai-je décrété l'assaut, pour la perte de mes gens ?
Est-ce que moi vraiment j'ai enfanté mes gens
afin qu'ils remplissent la mer, tels des poissons infimes ? »
Les dieux, les Anunnaki pleurent avec elle.
Les dieux... ils sont assis, pleurant,
leurs lèvres sont fermées.
Six jours et six nuits le vent souffle
et l'ouragan du déluge s'abat sur le pays.
Au début du septième jour l'ouragan cesse l'assaut
qu'il avait mené à la façon d'une armée.
La mer s'apaisa, la tempête cessa, le déluge prit fin.
Je regardai la mer, le bruit s'était tu,
mais la totalité de l'humanité était changée en boue,
c'était le marécage au-dessus du toit des maisons.
J'ouvris le hublot et la lumière tomba sur ma joue.
Je m'affaissai et restai assis en pleurant.
Sur mes joues mes larmes coulaient.
Je regardais dans toutes directions.
A douze lieues une île émergeait
Au mont Nizir le vaisseau arriva.
Le mont Nizir accrocha le vaisseau et ne le laissa plus.
Un premier jour. Un deuxième jour. Le mont Nizir. De même.
Un troisième jour. Un quatrième jour. Le mont Nizir. De même.*

*Un cinquième jour. Un sixième jour. Le mont Nizir. De même.
Au début du septième jour
je fis sortir une colombe et je la lâchai.
La colombe s'en alla mais elle revint.
Je fis sortir une hirondelle et je la lâchai.
Parce qu'il n'y avait pas d'endroit, elle revint.
Je fis sortir un corbeau et je le lâchai.
Le corbeau s'en alla, il vit la baisse des eaux.
Il mangea, il piétina, il croassa, il ne revint pas.
Je fis tout sortir dans toutes les directions, j'offris un sacrifice.
Je disposai une offrande sur le sommet de la montagne.
Sept et sept foyers à encens je plaçai.
A leur base, je broyai roseau, cèdre et myrte.
Les dieux sentirent l'odeur.
Les dieux, comme des mouches, vinrent en groupe
autour du sacrificateur.
Mais dès qu'elle arriva, la souveraine des dieux
agita les bijoux, œuvres du dieu Anu :
« O dieux ici présents,
de même que jamais je n'oublie mes colliers de lapis,
ces jours passés, certes j'y penserai,
Je ne les oublierai jamais.
Que les dieux viennent prendre leur part du sacrifice,
mais qu'Enlil ne vienne pas prendre sa part
car Enlil a sans réflexion déchaîné le déluge
et mes gens, il les a voués à la destruction ».*

L'épopée de Gilgamesh, trad. G. Conteneau, in Trésor de la poésie universelle, coll. UNESCO d'œuvres représentatives, Gallimard / UNESCO, © Gallimard, Paris 1958.

Compagnons du soleil

Cette page est puisée dans une anthologie pas comme les autres, intitulée *Compagnons du soleil*, qui sera coéditée par l'UNESCO, les éditions de la Découverte (Paris) et la Fondation pour le progrès de l'Homme. Cet ouvrage est placé sous la direction de l'historien africain Joseph Ki-Zerbo, avec la collaboration de Marie-Joséphine Beaud. L'idée en revient au « Groupe de Vézelay », groupe international de réflexion composé de huit personnalités, dont J. Ki-Zerbo. Il rassemblera, écrit celui-ci, « les textes fondateurs ou significatifs qui, dans les différentes cultures du monde, témoignent des relations de l'homme à la nature ». Car, ajoute-t-il, « le combat pour la santé de la nature ne sera pas gagné uniquement à partir de procédures politiques ou juridiques, de recettes techniques ou fiscales, d'accords internationaux, si solennels soient-ils, mais aussi par un réveil de la société mue par des ressorts intimes, qui s'alimentent aux sources puissantes du symbolique, de l'éthique et de l'esthétique. A l'égard de la nature, l'Homme doit choisir entre la symbiose et le suicide ».

Afrique noire: sociétés ouvertes

PAR IBA DER THIAM

La tolérance n'a cessé d'occuper, dans le mental collectif de nombreux peuples africains, une place prééminente. Pour ne m'en tenir qu'à l'Afrique de l'Ouest, elle est en Sénégal, par exemple, le principe fondamental sur lequel reposent toute vie en société aussi bien que les relations entre les hommes, les ethnies et les nations.

Rien ne rend mieux compte de cette réalité que la place que tient la paix dans la philosophie morale. «*Ci Jaam la yeep xeej*»: cette expression wolof, qui signifie que la paix renferme d'innombrables promesses, fait de celle-ci la condition obligée de la stabilité sociale et de l'équilibre politique, de la prospérité économique et du progrès matériel et moral.

Dans une société que sa longue histoire a exposée pendant des siècles aux vicissitudes des guerres de conquête et de défense des aristocraties locales, avant qu'elle ne connaisse la traite négrière et l'oppression coloniale, l'aspiration à la paix était ressentie comme un besoin vital. On en trouve la marque dans les manifestations les plus anodines de la vie quotidienne. «As-tu la paix?» dit-on, en manière de salutation,

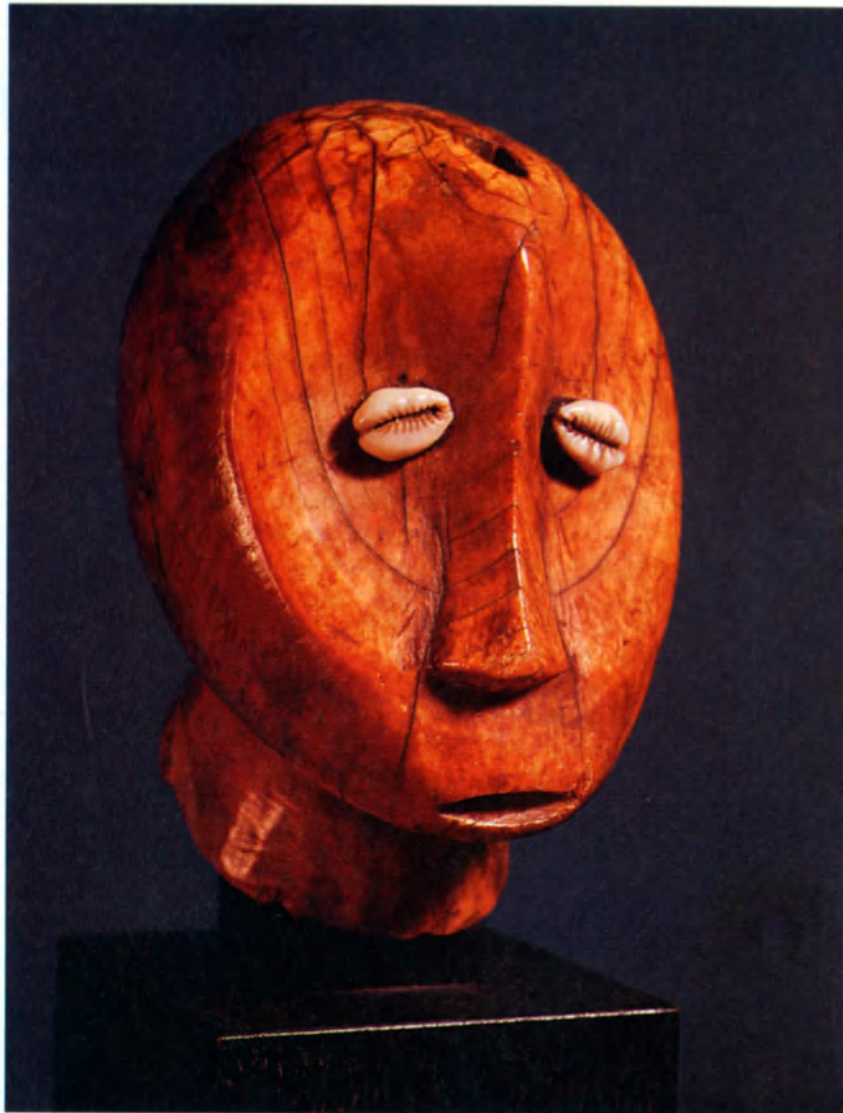
lorsque deux personnes se rencontrent. «La paix seulement!» répond-on alors, comme si l'harmonie née de l'entente de tous, dans la diversité des origines et des options philosophiques, religieuses ou morales, procurait un calme intérieur, une espérance, constituant une valeur supérieure à toutes les autres formes de richesse que la vie peut offrir à l'homme.

Aussi, dans les prières que l'on psalmodie dans chaque famille pour appeler la bénédiction de Dieu sur les siens et sur toute chose, revient, véritable leitmotiv, une aspiration lancinante à la paix et à la sécurité. «*Que la paix règne dans le monde! Que laalebasse s'accorde avec le pot! Que les bêtes vivent en harmonie dans la paix! Que toute mauvaise parole, tout propos inconvenant, soient extirpés et refoulés jusqu'au plus profond de la brousse, jusqu'au cœur de la forêt vierge!*», lit-on dans une oraison traditionnelle répandue en Guinée.

Perçue comme l'élément régulateur par excellence des rapports interpersonnels et intercommunautaires, la tolérance devient l'impératif qui ordonne toute vie sociale. La tolérance, c'est, dans certaines sociétés africaines, le refus

Peinture murale à Dakar illustrant une réunion villageoise.





Masque en Ivoire aux yeux de coquillages, appartenant à l'art expressif des Lega (appelés aussi Balega) du Congo.

de la méfiance vis-à-vis de l'autre. C'est renoncer à toute forme de crainte et d'*a priori* à l'encontre de ce qui est nouveau, inconnu, inhabituel, extra-normatif.

LE «NITT» INTÉGRATEUR

Au Cayor, pays du Sénégal, le professeur Cheikh Anta Diop a signalé que l'élection du roi était l'apanage de ce qu'il n'hésite pas à appeler le «conseil de gouvernement». Dans cette institution étaient représentées toutes les catégories sociales composant la nation. Certes, c'était par un souci de représentativité, mais aussi par un désir de participation collégiale et de cohabitation conviviale dans la tolérance et le respect de l'autre.

Si le *diawerigne m'boul*, qui présidait le Conseil, devait être choisi parmi les *geer* (aristocrates), le *lamane diamatil*, le *bataloupe ndiob* et le *badie gateigne*, tous trois gouverneurs de provinces importantes qui étaient membres du Conseil, devaient obligatoirement appartenir à la catégorie des *gmegno* (gens de castes), tandis que le *diawerigne boule* représentait les esclaves de case.

Pour ces sociétés, si l'homme est un dans son essence, il est pluriel dans sa manière de vivre, de se comprendre, de s'assumer et de per-

cevoir les autres. Sur de telles bases, ces sociétés traditionnelles ont fait de l'être humain, le *nitt*, la référence principale. Donnée générique, saisie indépendamment du temps et de l'espace, incarnant au plus haut point la manifestation du divin sur la terre, cette essence de l'humain fut ainsi débarrassée de toute connotation morale, philosophique ou politique, pour accéder au rang d'un idéal sublimé, auquel chacun doit considération et déférence.

C'est sous cet éclairage qu'on doit comprendre la place que l'étranger occupe dans certaines sociétés africaines. Accueilli toujours avec sympathie et générosité, quels que soient son sexe, son âge, sa langue, sa religion, sa condition sociale ou politique, parce qu'il est d'abord et avant tout un *nitt*, il a droit au gîte et au couvert, à la protection de ses biens, de sa personne et de sa santé, enfin à une sépulture décente s'il vient à mourir.

Dans certaines communautés wolof, il n'est pas rare que le chef de famille lui cède sa propre case, son lit ou celui de ses épouses ou de ses enfants, sans même se préoccuper de son état de santé. Dans la société bassari, la coutume lui donne même le droit de bénéficier d'une compagnie mise gracieusement à sa disposition par le chef de tribu, dans l'espoir que la semence qui

IBA DER THIAM,

historien, homme politique et diplomate sénégalais, exerce de nombreuses activités sur le plan national et international. Il a été ministre de l'Éducation nationale de son pays et membre du Conseil exécutif de l'UNESCO. Il est l'auteur d'une douzaine d'ouvrages portant sur l'histoire et l'instruction civique, dont *Histoire du mouvement syndical africain 1790-1929* (Harmattan, Paris 1991) et codirecteur de publication des deux volumes de l'*Histoire du développement scientifique et culturel de l'Humanité* portant sur les 19^e et 20^e siècles.

LE SECRET DE LA SAGESSE

Le Maître dit: «Ma doctrine se réduit à une seule chose qui embrasse tout.» Tseng tseu répondit: «Certainement.» Lorsque le Maître se fut retiré, ses disciples demandèrent ce qu'il avait voulu dire. Tsang tseu répondit: «Toute la sagesse de notre maître consiste à se perfectionner soi-même et à aimer les autres comme soi-même.»

ENTRETIENS, CONFUCIUS
(V. 551-V.479 AVANT J.-C.), CHINE

procédera éventuellement de son commerce avec elle enrichira la communauté d'un nouveau souffle vivifiant, dont elle sortira renforcée.

Au sein d'une telle logique, les différences, loin d'être entretenues, exaltées comme autant de barrières à la compréhension et à l'entente entre les hommes, sont tellement relativisées, dans la conscience collective, tellement minorées, qu'elles perdent finalement tout ou partie de leur signification et de leurs aspérités, s'estompent et se polissent avant de s'éteindre au point de devenir inoffensives. C'est alors que l'intégration s'opère, non point par négation de l'autre — je veux dire par l'assimilation sournoise, qui n'est rien d'autre qu'une mutilation —, mais par la conscience intériorisée et librement acceptée de la complémentarité symbiotique qu'elle tisse avec les autres, dans l'union et la fusion des essences, là où se forment les convergences et les alliances indéfectibles.

UNE OUVERTURE À RETROUVER

C'est avec cet état d'esprit que l'Afrique s'ouvrit, dès l'aube de l'humanité, aux relations extérieures. De l'expédition de la reine égyptienne Hatshepsout entre 1493 et 1490 avant J.-C. vers le pays de Pount, aux explorateurs du 19^e siècle, les récits sont nombreux qui signalent l'esprit de tolérance des Africains, leur hospitalité jamais démentie.

Si les chroniques de Habib Ben Unaïda et d'al-Fazari, qui le premier mentionna l'existence de l'empire du Ghana (vers 800), si Ibn Hawqal a pu visiter les pays au sud du Sahara, si, du 11^e au 14^e siècle, al-Bakri, al-Idrisi, Yakout Ibn Saïd et al-Omari ont pu nous laisser des écrits précieux sur les royaumes du Soudan nigérien; si, enfin, Ibn Batouta a pu visiter le Mali et Léon l'Africain Tombouctou, c'est qu'il y régnait un climat de tolérance et de paix, un commerce des idées, un esprit d'échanges et de dialogue, sans dogmatisme, ni sectarisme.

Le même phénomène peut être attesté sur la côte ouest africaine. La chronique de Guinée de Gomes Eanes Zurara, les relations de voyage du Vénitien Ca'da Mosto, de Diogo Gomes, de Duarte Pacheco Pereira, de João de Barros,

prouvent la tolérance des peuples du Cayor, du Baol, du Sine et du Saloum, dont d'autres occidentaux, du 17^e au 19^e siècle, apprécieront les vertus d'humanité. Il s'agissait d'une tolérance à l'égard de la couleur de la peau, de la langue, de la religion, de l'ethnie, de l'origine sociale, autant que du sexe ou des opinions philosophiques ou morales. C'est ce climat de tolérance qui a permis aux missionnaires chrétiens de mener sans adversité leur apostolat partout où les commerçants avaient implanté leurs comptoirs et les colonisateurs leurs drapeaux.

Ces sociétés, contrairement aux idées qu'on a longtemps professées, étaient, en effet, des sociétés d'ouverture, de liberté, de justice. Osons le dire, la démocratie et la tolérance y ont régné jusqu'à ce que l'intrusion de la traite négrière, d'une part, et, de l'autre, la conquête coloniale avec ses corollaires — indigénat, impôt, conscription militaire, commandement territorial, corvées — n'engendrent une violence endémique dont les mœurs sortirent si corrompues qu'elles en devinrent méconnaissables.

Un patrimoine précieux gît donc sous les ruines encore fumantes du césarisme colonial. L'Afrique actuelle doit vite renouer avec cet héritage. Pour créer des espaces de liberté, de paix et d'harmonie sociale où s'épanouisse enfin pleinement chacun de ses fils. □

La fermière en buste (1908), huile sur toile de Picasso.



Islam: un conflit de modèles

PAR MOHAMMED ARKOUN

EN quel sens peut-on parler de tolérance en contexte islamique? La tolérance recherchée aujourd'hui est née précisément de ce qui est devenu, au cours des siècles, l'intolérance des systèmes religieux traditionnels appuyés sur des appareils de pouvoir étatiques — empereurs, califes, sultans puisant leur légitimité dans des instances religieuses.

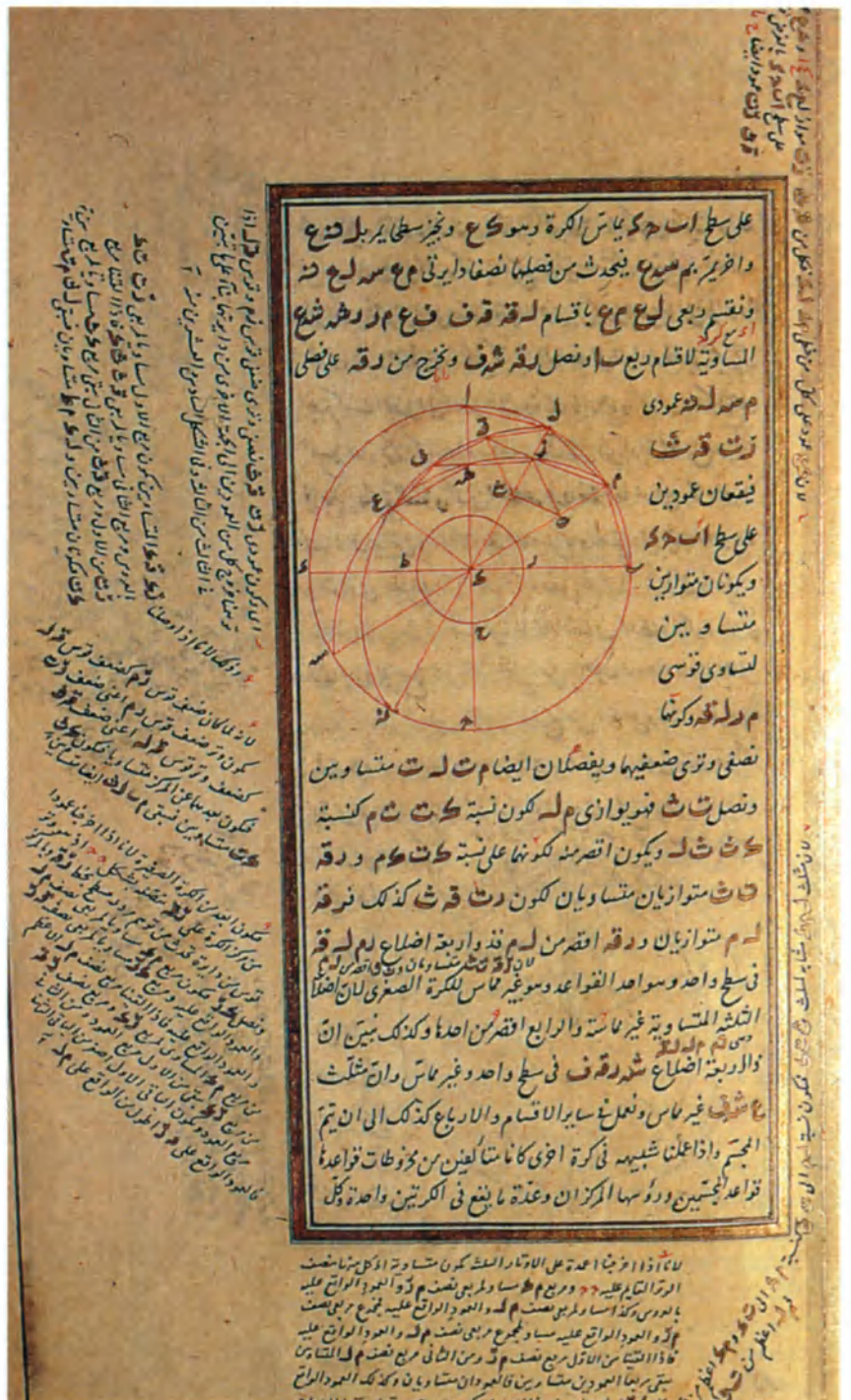
Le christianisme et l'islam sont, à cet égard, tout à fait similaires puisque leur expansion, en tant que religions, est liée à la constitution d'empires ou de royaumes acquis à une définition théologique stricte du droit-vérité et de la vérité-droit, qui a été enseignée aux hommes par Dieu. Les voies d'intervention du divin dans les affaires humaines varient selon les religions, mais les appareils de pouvoir tirent invariablement leur légitimité des enseignements sacrés et transcendants, dont l'expression orthodoxe est assurée et maintenue par les «gestionnaires du sacré», pour reprendre l'expression de Max Weber.

À partir du 18^e siècle européen, une compétition s'engage entre deux modèles de production et de reproduction historique des sociétés: celui des sociétés du Livre et celui des sociétés laïcisées, coupées de toute référence au divin et fondant leur légitimité sur le suffrage universel et le débat démocratique.

L'opposition ou la différenciation pertinentes ne s'opèrent donc pas, contrairement à ce que l'on affirme souvent, entre les religions (christianisme, islam, judaïsme, bouddhisme), mais bien entre, d'un côté, la solidarité fonctionnelle religion/Etat et, de l'autre, l'éclatement de cette solidarité dans le modèle issu de la Révolution française et de la raison des Lumières.

Que devient, si l'on prend soin de la replacer dans ce contexte d'analyse, la question de la tolérance?

Historiquement d'abord, il y a un *avant* et un *après* la rupture capitale introduite au 18^e siècle. Avant celle-ci, la tolérance, au sens d'une acceptation de la liberté religieuse, de la protection légale des libertés fondamentales de l'«homme»



et du «citoyen», est psychologiquement et intellectuellement *inconcevable* au regard des systèmes théologiques d'exclusion réciproque construits par les communautés religieuses pour assurer leur protection, voire leur expansion.

UN ESPACE PROTÉGÉ

Les théologies dogmatiques revendiquent, pour chaque communauté, le monopole de la vérité révélée et, donc, du pouvoir qui la protège. Juridiquement, la loi islamique a été moins exclusiviste que d'autres. Les chrétiens et les juifs y ont bénéficié du fameux statut de *protégés* (*dhimmis*); mais il s'agit d'une tolérance-indifférence, assortie de mesures d'abaissement pour marquer la supériorité de la vérité islamique. La polémique judéo-islamique et islamo-chrétienne utilise souvent ce statut de *dhimmis* pour stigmatiser l'intolérance originelle et toujours active de l'islam.

Or c'est un anachronisme, doublé d'une injustice, que de juger ainsi l'une des sociétés du Livre en préservant les autres de toute critique et d'utiliser les postulats du modèle des Lumières pour disqualifier le seul islam. Du côté musulman, une manière de répondre à ces accusations d'intolérance formulées contre l'islam à partir de la raison des Lumières consiste à leur opposer des versets coraniques sélectionnés pour mettre en avant l'idée de tolérance. Cette pratique n'est pas moins anachronique et manipulatrice. C'est un procédé auquel je me refuse, sachant bien que l'exégèse traditionnelle des versets les plus favorables à la tolérance a succombé sous les postulats théologiques de la vérité-droit et du droit-vérité, confiés à la garde vigilante des juristes théologiens qui confèrent à leurs décisions un statut ontologique, cognitif et juridico-spirituel incomparable.

Les grands textes de la pensée islamique ont, certes, contribué avec d'autres à jalonner la route de la tolérance dans son sens moderne. Je pense aux effusions mystiques, aux percées intellectuelles, aux protestations politiques d'esprits comme Hasan al-Basri (mort en 772),



Ci-dessus, la constellation du Verseau, illustration du *Liber de stellis fixarum* (*Le Livre des étoiles fixes*), traduction latine (13^e siècle) d'un traité arabe. Page de gauche, commentaire arabe (15^e siècle) des *Éléments de géométrie* d'Euclide, le mathématicien grec de l'Antiquité.

Jahiz (mort en 869), Al-Kindi (mort en 870), Al-Tawhidi (mort en 1014) ou Al-Ma'arri (mort en 1058). Mais toutes ces anticipations, intuitions ou rêveries s'inscrivent dans ce que les anthologies, depuis l'Iran ancien, ont appelé la «sagesse éternelle» (*Javidan Khirad* ou *Al-Hikma al-Khalida*).

LE CAPITAL SYMBOLIQUE

Que se passe-t-il après la rupture?

L'islam comme religion, la pensée islamique et les sociétés musulmanes restent en dehors de l'événement. Pendant que les sociétés européennes connaissent des changements accélérés, qui sont voulus et guidés par la bourgeoisie marchande et capitaliste, le monde de l'islam est soumis à des processus inverses d'affaiblissement, de rétrécissement des horizons intellectuels et

des activités culturelles, d'extension du système tribal, au fur et à mesure que s'affaiblissent les pouvoirs centraux. Cette évolution favorise l'établissement des dominations coloniales qui vont aggraver les situations économiques, politiques et culturelles, conduisant, après la Seconde Guerre mondiale, aux guerres de libération.

Ce raccourci historique, qui mériterait des développements précis, montre du moins que la tolérance ne peut être à l'ordre du jour dans des sociétés vouées, depuis le 13^e siècle, à des processus d'autonomisation des groupes ethno-culturels, de différenciation des élites urbaines et des masses populaires, d'homogénéisation confessionnelle, linguistique et culturelle dans les quartiers, les villages, les régions. Le régime ottoman et, à bien des égards, les colonisateurs, ont favorisé cet éclatement des sociétés en groupes particularistes où la religion devient secte ou confrérie, le pouvoir se patrimonialise, l'économie tend vers l'autarcie, la langue se diversifie en dialectes, où la culture se limite à ce que le sociologue français Pierre Bourdieu a qualifié de «capital symbolique».¹

Ces sociétés fragmentées en groupes isolés les uns des autres, jaloux de leur «identité» et souvent rebelles au pouvoir, surtout s'il est lointain, demeurent coupées de la modernité jusqu'aux années 1950. Les régimes coloniaux ont certes favorisé la formation d'enclaves socio-culturelles où l'on a commencé à ressentir le besoin de moderniser les institutions et les conceptions de la vie sociale et intellectuelle. Mais il faudra attendre l'avènement des indépendances politiques pour que, partout, les Etats-Nations obligent les groupes particularistes, les régionalistes, les autonomistes, à participer à la «construction nationale». Cette nouvelle dynamique sociale et politique va très vite



Tradition et modernité, œuvre du peintre Ahmed Baqer (Bahrein) s'inspirant de l'esprit de la fête et du style de vie arabe. Mine lithographique sur papier plastifié.

MOHAMMED ARKOUN, né en Algérie, est professeur d'histoire de la pensée islamique à la Sorbonne nouvelle, Paris III, et professeur invité à l'Université d'Amsterdam. Ancien directeur de l'Institut d'études arabes et islamiques de Paris, il a enseigné dans de nombreux centres universitaires et culturels du monde. Il est notamment l'auteur de *L'Islam, religion et société* (Cerf, Paris 1981), *La pensée arabe* (PUF, Paris 1985) et *Ouvertures sur l'Islam* (J. Grancher, 1989).

MULTIPLES ET UN

*Humains, Nous vous avons créés
d'un mâle et d'une femelle.*

*Si Nous avons fait de vous des peuples
et des tribus, c'est en vue de votre
connaissance mutuelle.*

LE CORAN, SOURATE XLIX,

LES APPARTEMENTS (V.13)

donner à la tolérance une actualité, une urgence comparables à celles qu'elle connut dans les sociétés chrétiennes d'Europe au 18^e siècle.

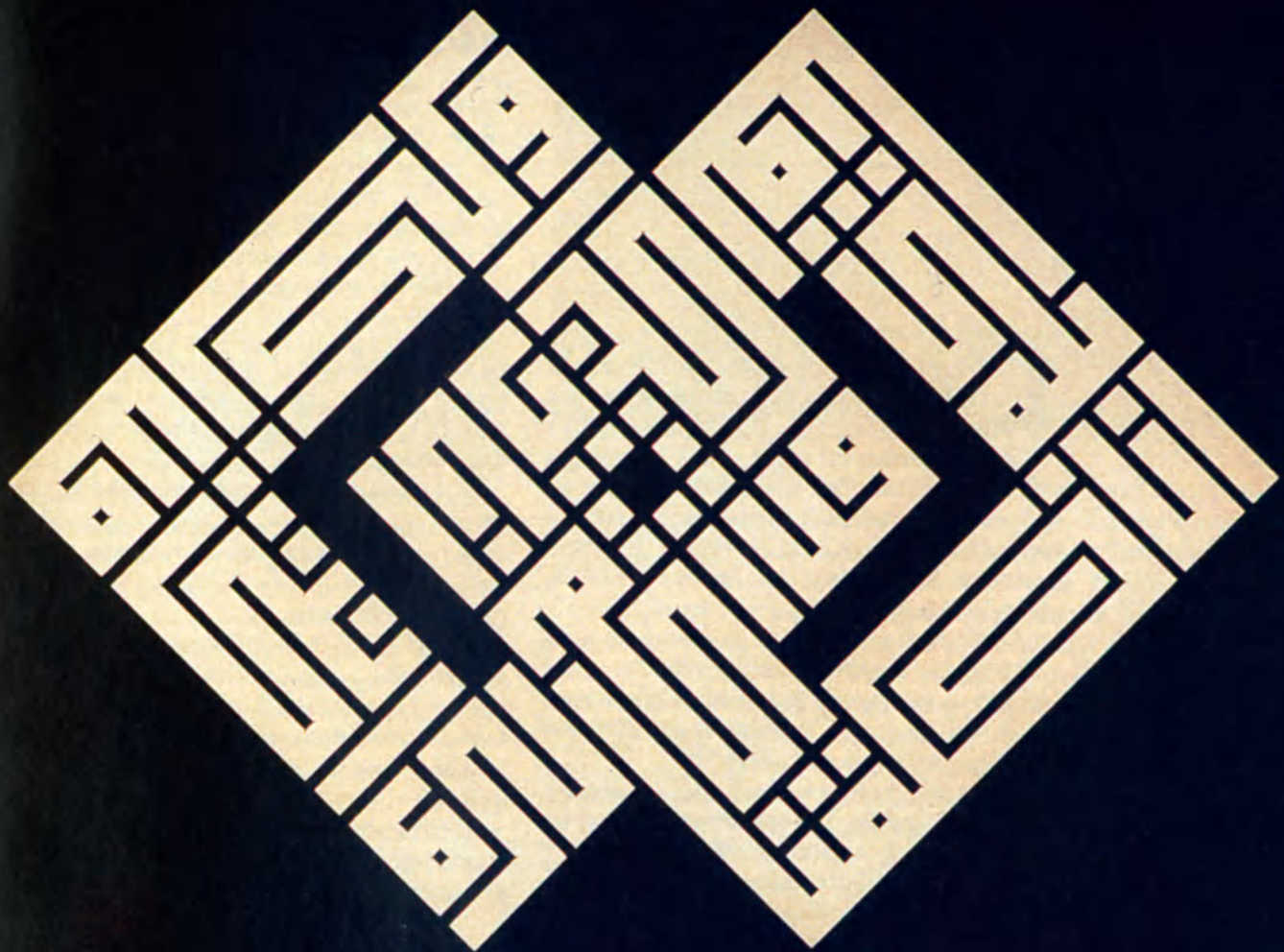
On vérifie ainsi que la tolérance n'est pas une vertu cardinale exigée par les grands enseignements religieux ou philosophiques. Mais qu'elle correspond à une demande sociale et une exigence politique dans les moments de grande effervescence idéologique, à une remise en question des «valeurs» propres aux différents groupes sociaux qui composent une nation.

LES CAUSES ÉCLAIRANTES

La mise en œuvre de la tolérance exige alors partout une volonté de l'individu articulée elle-même à une volonté politique au niveau de l'Etat. On peut dire que ces deux volontés ont dans l'ensemble été absentes jusqu'à présent dans un grand nombre de pays musulmans. Mais cette absence s'explique plus par l'histoire, la sociologie, l'anthropologie, que par le silence des textes religieux, ou l'insuffisance de la pensée islamique.

Le public des Encyclopédistes était composé de citoyens actifs, tendus vers la traduction en termes politiques et économiques des idées répandues par la raison des Lumières. Un public semblable a eu des existences éphémères dans l'histoire des sociétés musulmanes: aux 9^e-10^e siècles, une bourgeoisie marchande, installée dans les grands centres urbains, a permis l'essor d'un humanisme d'expression arabe, ouvert aux enseignements de la «sagesse éternelle» où l'islam n'est qu'une composante parmi d'autres.²

Une situation comparable s'est produite dans plusieurs sociétés entre 1850 et 1940: c'est la période dite de Renaissance (*Nahdha*), notamment dans le monde arabe. Une intelligentsia



ouverte aux enseignements des Lumières a tenté de promouvoir une démocratie libérale, surtout après l'abolition du sultanat ottoman; mais l'étrécissement des bases sociales d'un tel mouvement et la vigilance politique des puissances coloniales ont empêché un essor réel de la modernité. Depuis les années 1960-70, la croissance démographique, l'expansion de l'idéologie populiste, liée au déracinement généralisée des populations, le contrôle sévère des Etats-Partis, ont fait basculer les sociétés musulmanes vers des affrontements violents, des protestations grandissantes, des frustrations collectives qui favorisent plutôt le développement des intransigeances doctrinaires.

Par cette brève analyse, je veux suggérer — ce sera ma conclusion — que la question de la tolérance/intolérance prend, dans les sociétés contemporaines, des dimensions et des significations qui interdisent de s'en tenir aux cas isolés de telle société, telle tradition de pensée, telle religion. Ce qu'on nomme si improprement l'«islam» ne peut être détaché du contexte des forces mondiales qui orientent le destin de

«Humains, Nous vous avons créés d'un mâle et d'une femelle...»
(Le Coran, sourate XLIX, Les appartements, v.13).
Calligraphie de Namane Zakrl.

tous les peuples. Et le vocabulaire qu'emploient les journalistes, les politologues, les sociologues quand ils parlent de fanatisme, de xénophobie, de violence, d'intolérance à propos des mouvements islamistes actuels, doit être éclairé, nuancé par l'analyse des causes internes et externes qui suscitent ces manifestations.

Cette position ne doit pas conduire à minimiser le climat d'intolérance qui s'est développé dans certaines sociétés musulmanes, en relation avec ce qu'on appelle le «réveil de l'islam». En soulignant l'importance des pressions politiques et économiques qui continuent à s'exercer sur ces sociétés, en invitant à évaluer la changeante portée des religions selon les conjonctures historiques et les milieux sociaux où elles exercent leurs fonctions, je souhaite renforcer une approche tolérante du phénomène religieux en général. Et suggérer par là même une attitude plus compréhensive à l'égard des expressions de l'islam contemporain. □

1. *Le sens pratique* par Pierre Bourdieu (Minuit, Paris 1980).

2. *L'humanisme arabe au IV^e/IX^e siècle* par Mohammed Arkoun (Vrin, Paris 1982).

Non au refus de l'autre

PAR EDGARD PISANI

LE monde balance entre l'indifférence et l'intolérance. La sympathie est comme morte.

L'indifférence est grave. Dans les grandes villes, dans les sociétés occidentales, partout où les communautés élémentaires ont disparu ou se sont affadies, chacun est seul et plus personne ne communique. Un mal ronge non les êtres, mais leurs relations réciproques.

Nous ne nous écoutons plus; nous ne nous voyons plus. Existons-nous aux yeux des autres et ceux-ci existent-ils pour nous? Rencontres de hasard sur fond d'égoïsme. Vibrations douloureuses d'une voix sans écho.

On parle peu de ce mal, que les médias amplifient de leur intarissable monologue, de leur impérieux et vain discours-spectacle. Et pourtant il est destructeur: solitude dans la foule, solitude chez soi, solitude face au monde, solitude face à rien, puisque le sacré lui-même nous échappe, faute de ne plus nous envahir.

Mais il y a aussi grave. Et c'est l'intolérance. Elle n'est pas refus de la solidarité avec l'autre, elle est refus de l'autre pour ce qu'il est, ce qu'il fait, ce qu'il pense et, bientôt, refus de l'autre parce qu'il est.

Ne parlons point ici de ce que le romancier français Roger Martin du Gard apprécie chez les jeunes et qui est tout à la fois révolte et exigence, quand il écrit: «Je goûte assez l'intolérance des jeunes. C'est bon signe qu'un adolescent soit en révolte, par nature, contre tout.» Parlons de cette passion individuelle et collective qui de l'irritation conduit au meurtre.

L'intolérance n'est sans doute pas plus répandue qu'elle ne l'était jadis — au contraire même. Elle marque depuis toujours l'histoire de l'espèce. Elle s'apparente peut-être à cet instinct de possession et de sécurité qui pousse l'animal à défendre son territoire contre toute intrusion.

Allant au-delà de l'esprit de conquête qui s'en prend aux biens, elle conduit à la domination, à l'extermination, car dès lors qu'il existe, l'autre représente un danger. Elle refuse l'existence à celui qui ne partage pas la même croyance.

Après l'extermination de l'autre, l'intolérant s'attaque à son propre frère parce qu'il le juge tiède, déviant ou fractionniste: de l'Inquisition

au régime stalinien, la passion de convaincre cède la place au goût de dominer, de dominer seul, de tordre le livre pour s'en servir comme d'une arme.

L'intolérance est un goût absolu du pouvoir absolu: que ce soit pour assurer l'identité du clan, la pureté de la race, la domination d'un territoire, le triomphe d'une doctrine ou la gloire du Très Haut.

Le religieux et le politique, parvenus à un certain stade, portent en eux le risque de l'intolérance. Le social et l'économique aussi, fût-ce sous d'autres formes, et l'ethnique et le culturel. La liberté même devient doctrine et non plus quête.

L'intolérance, c'est le refus de la différence, c'est la quête sanglante de l'uniformité, le refus de toute autonomie, de toute diversité. C'est le

EDGARD PISANI,

homme politique français, a été plusieurs fois ministre, notamment de l'Agriculture (1961-1966) et de l'Équipement (1966-1967). Élu au Parlement européen en 1979, il a été nommé par la suite chargé de mission auprès du président de la République française. Fondateur et directeur politique de la revue *L'Événement européen*, il est également président de l'Institut du monde arabe depuis 1988. Il est l'auteur d'une douzaine d'ouvrages, notamment *Pour l'Afrique* (Odile Jacob, Paris 1988) et *Persiste et signe* (Odile Jacob, Paris 1992).



refus de l'échange parce qu'il désarme la haine, le refus de la cohabitation parce qu'elle accepte les différences. C'est la mort.

C'est la mort de la Pensée au nom d'une pensée, qu'elle soit révélée ou construite. C'est le refus du doute, qui enrichit parce qu'il met en question, et de la découverte parce qu'elle ébranle l'édifice des certitudes. C'est la négation de l'originalité parce qu'elle refuse un modèle et le rejet de la démocratie car elle est liberté, débat et alternance. C'est la négation de la diversité, fût-elle silencieuse et discrète. Il suffit d'être différent pour mériter de périr par le glaive!

L'intolérance et la lutte contre l'intolérance dureront autant que l'espèce. Mais peut-on lutter contre l'intolérance sans devenir intolérant à son tour? Ne risque-t-il pas d'advenir partout à la tolérance ce qu'il en fut en France de la laïcité qui, prêchant d'abord contre la prétention du religieux à dominer la société, en est bientôt venue à nier le religieux et à le combattre, non point parce qu'il était négation, mais parce qu'il était affirmation différente?

Parmi les intolérances, il y a le racisme. L'espèce est composée d'hommes et de femmes différents, mais tous humains à l'évidence, tous plantigrades et doués de la parole, tous capables de s'adapter et de construire. Et voilà que certains, nombreux, prétendent à nier la diversité qui est dans la nature, en prétextant qu'il existe une race supérieure — la leur évidemment.

Qui nous enseignera l'infinie diversité des

L'ALTERNATIVE

Je considère qu'il est de mon devoir de bien comprendre les autres. S'ils agissent selon la volonté de Dieu, m'immiscer dans leurs actions serait en soi répréhensible; dans le cas contraire, ils sont victimes de leur ignorance et méritent pitié.

AKBAR LE GRAND (1542-1605),
EMPEREUR MOGHOL DE L'INDE

êtres dans l'évidente unité de l'espèce? Qui nous enseignera que diversité et unité s'appellent l'une l'autre comme l'ordre et le désordre?

C'est au nom de l'unité de l'espèce que j'accepte, que j'aime sa diversité. Et c'est au nom de la diversité des cultures, des héritages, des climats, des races, des croyances, des visions, des mœurs, que je suis en quête de l'unité sans laquelle il n'y aurait pas de sens. Unité et diversité, quoiqu'elles soient, chacune, donnée relative, forment ensemble un bien absolu.

La tolérance, culture de la diversité dans la conscience et la quête de l'unité. □

L'autobus (1929), huile sur toile de l'artiste mexicaine Frida Kahlo (1907-1954). Son œuvre originale et profondément enracinée dans la culture mexicaine exerça une influence importante sur le mouvement surréaliste.



Les équilibristes

LA vie m'apparaît d'ordinaire comme une serpillière déchirée par le contact avec une réalité sordide, vulgaire. Mais il y a aussi de beaux moments. Hier, par exemple.

Exaspérée par la timidité constante de l'été, qui fait un pas en avant, deux pas en arrière, à l'image d'une mariée sur le point de fondre en larmes, j'enfourche Tonto, mon fidèle vélo, et en route pour le Vondelpark.

Le ciel était d'un bleu vague et d'une neutralité obstinée, se réservant de tourner éventuellement au violet maussade. L'herbe du parc était jonchée de jeunes corps exposant au timide soleil leur poitrine sculptée par la gym quotidienne, au risque d'attraper une pneumonie. Après tout, quand on s'est infligé des milliers de tractions pendant tout l'hiver, on ne va pas laisser les simagrées de la météo vous empêcher de cuire et bronzer votre corps d'athlète.

Mais même le narcissisme ne faisait guère recette ce jour-là. Il se confinait au battement de cils des saules pleureurs qui se miraient dans l'eau des canaux et des petits lacs le long desquels les cyclistes poursuivaient inlassablement leur ronde. Les visages ont tous un air de famille sous leur habituelle tignasse bouclée: leur aspect tanné, buriné, contraste avec la jovialité des yeux bleus. L'âge ne les alourdit pas. L'habitant d'Amsterdam semble, en vieillissant, se figer dans la gentillesse, dans un parti-pris de bonne humeur, et pédaler vers sa mort en arborant, sur un revers, le macaron de Greenpeace et sur l'autre celui d'Amnesty International.

L'herbe du parc était de ce vert tranchant des polders, de ce vert saturé d'eau qui, comme une longue après-midi passée à la piscine, vous fait pleinement saisir que le corps humain est composé d'eau à 92 pour cent. Dans la lumière du soleil, le reflet des lourds feuillages et des



arbres majestueux donnait à la surface des canaux le miroitement magique qu'on voit aux plumes des colverts.

Tout en roulant, je perçus soudain des bouffées de violon, une mélodie curieusement syncopée comme un air de jazz et accompagnée au tambour. En prenant le virage qui mène au musée du Film, je me trouvai au beau milieu d'un groupe de cyclistes arrêtés et faisant cercle autour d'un petit orchestre d'amateurs. Parfait *raga* vespéral que cette mélodie légère et sans prétention qui se fondait dans les jeux de lumière et d'ombre. Comme les autres, je restai un instant sous le charme de cette musique, dans l'attitude déhanchée du cycliste à l'arrêt, un pied à terre et l'autre sur une pédale.

Au fond se dressait l'imposante silhouette du musée du Film, avec sa terrasse ensoleillée et ses petites tables où des clients buvaient tranquillement leur café. Les jolis visages maquillés et les silhouettes élégantes avaient un vague air parisien; mais les Hollandais n'arrivent jamais à

Groupe de musiciens à Vondelpark (Amsterdam).



donner complètement le change. Les jeunes ont l'air trop nets, leurs vêtements sont trop fonctionnels et ils ont un teint innocent de buveurs de lait.

Au prochain tournant, une surprise m'attendait. La pelouse était couverte de bicyclettes, leurs propriétaires allongés dans l'herbe auprès d'elles. Je me mis à chercher un coin ensoleillé auprès du lac pour lire une vie de Van Gogh que j'avais apportée, quand une mélodie arabe, insinuante et répétitive, me fit tourner la tête vers la gauche. Au-delà d'une bande de footballeurs acharnés, au pied d'un monument entouré de fleurs, un groupe de jeunes Marocains vêtus à l'occidentale jouaient d'instruments ressemblant à des ukulélés et chantaient en s'accompagnant sur de petits tambours. Le rythme archaïque, un peu distant, de la mélodie ravivait en moi le souvenir persistant des groupes *ramayan* de Trinité, mon pays. Pris d'une fièvre brusque qui rompait la monotonie du chant, le tempo s'accéléra, avec des orne-

NIALA MAHARAJ, journaliste de Trinité-et-Tobago, a pour sujets privilégiés la culture populaire et les liens interculturels. Après avoir travaillé comme coproductrice à la télévision de son pays, puis comme coordinatrice de publications à Rome et comme rédactrice à Hongkong, elle collabore à de nombreux grands journaux et magazines d'Europe, des Antilles et d'Asie.

de Vondelpark

PAR NIALA MAHARAJ

ments, des glissades, et le contrepoint rapide et précis des tambours.

Soudain, quelque chose bouge très vite sur ma droite. Ce sont deux jeunes Turcs qui voltigent dans un numéro d'acrobatie spectaculaire. En bonds parfaitement synchronisés, ils décrivent des arabesques, bras et jambes se nouant et se dénouant à une vitesse incroyable. Tonnerre d'applaudissements des spectateurs. Puis quatre autres jeunes entrent dans la danse, leurs longs cheveux bouclés flottant dans l'air tandis qu'ils s'élancent à tour de rôle pour former une pyramide humaine débordante d'énergie. Ils s'immobilisent pour être applaudis, avant de se désunir et de rebondir dans l'herbe comme si la pesanteur, pour eux, n'existait plus.

Un autre attroupement attire alors mon attention. Au bord du sentier, un jeune homme blond et maigre, à la chemise d'un orange criard, a installé son échoppe de coiffeur en plein air. Une pancarte écrite à la main annonce qu'il en coûte 10 guilders pour se faire couper les cheveux. Pour l'instant, il s'occupe d'un Sud-Américain aux longs cheveux, interrompu régulièrement par la petite fille de celui-ci qui quémande un baiser.

A nouveau les souvenirs reviennent: c'est le dimanche matin à Trinité, et les barbiers s'activent à l'ombre des manguiers. Comment résister? Je descends de bicyclette et m'assieds un peu à l'écart pour profiter du spectacle gratuit.

Non loin des footballeurs, des claquemets saccadés crèvent la musique bourdonnante des Marocains. Ce sont deux jeunes femmes en tee-shirts rayés qui jouent au tennis de plage avec une vitesse et une agressivité incroyables, écrasant chaque balle d'un grand coup de leur raquette en bois. Plus près du lac, deux adolescents blonds s'escriment maladroitement avec des raquettes de volant.



Cyprés dans la nuit étoilée (1890), huile sur toile de Vincent van Gogh.

Le coiffeur a terminé son travail. Il ôte la cape en plastique qui couvrait les épaules du Sud-Américain et lui époussete la nuque. Le nouveau client est un Surinamois à la chevelure luxuriante coiffée à l'afro. Patiemment, le grand blond entreprend de tailler dans cette masse informe de cheveux. Tout près de moi, un couple d'Européens passionnément entrelacés dans l'herbe s'embrassent à pleine bouche comme s'ils voulaient ne plus faire qu'un. Mais peu à peu ils se calment et les voilà qui se caressent mutuellement le visage, extasiés.

Je me force à revenir à mon livre, biographie bon marché d'une des gloires de la Hollande, quand une lueur au loin m'arrache à la contemplation des fameux tournesols et me fait lever les yeux. Là-bas, les Marocains ont allumé un

feu pour réchauffer leurs tambours, comme le font les musiciens de chez nous. La musique reprend de plus belle, et une fille assez maigre, d'allure asiatique, commence à onduler lascivement, pieds nus, la robe fendue très haut. Les spectateurs l'encouragent d'un sourire bon enfant. Mais comme je distingue mal son visage apparemment assez éprouvé sous ses longs cheveux, je retourne à Van Gogh. Son frère Théo vient juste de l'arracher à l'amour d'une jeune prostituée et lui a fourni l'argent qui lui permettra de partir, tournant le dos aux sombres scènes paysannes de sa jeunesse pour découvrir les joies de la couleur provençale.

Nouveau bruit, nouvelle distraction: cette fois, c'est un cycliste, un grand Allemand moustachu, qui trimbale une énorme radio por-

tative. Il la pose sur le sol et se met à exécuter une sorte de danse, à la fois compliquée et athlétique, entre les acrobates et le coiffeur attentif à son ouvrage. Le public apprécie, mais comme l'ombre d'un arbre me rejoint, je me rapproche du bord du lac pour profiter encore du soleil. C'est alors que je remarque la présence du jongleur qui fait presque partie intégrante de Vondelpark. Il a accompli des progrès extraordinaires depuis l'année dernière: les bâtons multicolores jaillissent de ses mains comme les fusées d'un feu d'artifice dans la lumière dorée du soir.

Un marchand ambulancier sud-américain, le vélo équipé de deux glacières en guise de sacoches, vend des boîtes de bière à une famille de Français rouquins; malheureusement — il en est désolé — il n'a pas d'eau minérale pour moi. Je retrouve donc Van Gogh, avec sa soif insatiable de gagner l'estime d'autrui, Van Gogh qui s'enfonce dans l'exil. Soudain quelques notes de guitare me font tourner la tête. Deux Hollandais viennent de s'asseoir dans l'herbe en compagnie d'un Péruvien. Celui-ci sort une toute petite flûte de bambou pour jouer un air de jazz suspendu à son souffle fragile et parfaitement maîtrisé. Le guitariste hollandais rit à gorge déployée. Ce ne peut être une simple plaisanterie qui ait déclenché une telle hilarité. En fait l'impression de bien-être que dégage ce groupe est tellement rayonnante qu'elle en devient contagieuse. Ils jouent et chantent de la musique sud-américaine. Leurs voix sont plutôt moyennes et j'ai du mal à comprendre leur espagnol. Quant au guitariste, il ne s'arrête plus de rire...

Ce groupe m'attire, mais il faut revenir à Van Gogh. Il s'est coupé l'oreille et vient d'être abandonné par Gauguin, qui affirme que le frère de Vincent regarde ses peintures «avec des yeux froids de Hollandais». Mais voilà le marchand sud-américain qui repasse, vend quelques canettes et finit par poser son vélo près des musiciens. On se pousse pour lui faire place et il se met à chanter d'une voix faible et plaintive. Je tends l'oreille, mais à ma grande surprise, il chante en anglais, non en espagnol, et des paroles que je connais bien.

«Je suis un pauvre gars, c'est pourquoi on ne parle pas de moi. J'ai troqué ma résistance contre une poignée de murmures, de promesses...» C'est la vieille ballade de Simon et Garfunkel que je fredonnais par cœur quand j'étais jeune, dans les années soixante. «Tout n'est que blague et mensonge. Mais l'homme n'entend que ce qu'il veut entendre, et il oublie le reste...»

Mais un grand remue-ménage attire l'attention vers l'autre côté de l'allée. L'Allemand et les Turcs ont fini par s'associer pour édifier une pyramide vivante sur les épaules du géant moustachu, calé sur sa bicyclette. Des Turcs ne cessent de s'empiler les uns sur les autres, che-

AMOUR ET JUSTICE

Faites donc aux hommes tout ce que vous voulez qu'ils vous fassent: car c'est là la loi et les prophètes.

NOUVEAU TESTAMENT,

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, VII, 12

veux bouclés au vent; le vélo dévale la pente et tout le monde saute à droite et à gauche au dernier moment, sous l'œil ravi des spectateurs. On se croirait au cirque, acrobates et clowns confondus dans le jour qui s'éteint...

«Quand j'ai quitté ma maison, ma famille, je n'étais qu'un gamin» poursuit le chanteur, «au milieu d'étrangers, dans une gare déserte, où je courais terrifié...» Quelques mesures de guitare solo, puis «Sans me faire remarquer, recherchant les quartiers les plus pauvres où vont les haillonneux, les endroits qu'ils sont seuls à connaître...»

Le Hollandais lève le bras. «Allez, tous ensemble!» et tout le monde entonne le refrain, «Lai, la lai... lai la lai, lai, lai la lai...» nous commençons aussi à fredonner en hésitant, mais l'air fraîchit et le parc commence à se vider.

La voix du vendeur plane à nouveau: «Même très mal payé, je cherche du boulot, mais personne ne m'embauche...» Il bute sur la note haute et achève dans un murmure. La flûte reprend la mélodie pendant que le Hollandais accorde sa guitare, et je retrouve Van Gogh, qui touche le fond de la solitude quand les Arlésiens signent une pétition pour qu'il s'en aille. Sa folie leur fait peur. A moi aussi, car je sais trop bien comment cela finira.

J'interromps ma lecture et le guitariste se remet à jouer: «Je sors mes vêtements d'hiver et je voudrais tant être ailleurs... Rentrer chez moi... loin des hivers de New York qui me cisailent la peau... Rentrer chez moi...»

Comme je reprends le refrain avec la poignée de gens qui s'attardent, un frisson m'avertit qu'il est temps de partir. Je referme mon livre et enfourche ma bicyclette. Mais le crescendo de la guitare qui ponctue le dernier couplet me poursuit.

«Dans la lumière se tient un combattant, boxeur de son métier; il garde la trace de tous les coups qui l'ont meurtri, qui l'ont brisé, jusqu'à ce qu'il crie, de colère et de honte: "J'abandonne, j'abandonne"... Mais le combattant est resté...» □

le saviez-vous ?

CANCER, SIDA ET SOCIÉTÉ

A la faveur d'un congrès international tenu sur ce thème du 23 au 25 mars à la maison de l'UNESCO, 300 médecins, juristes, éthiciens et hommes politiques de renommée internationale ont réfléchi aux moyens d'intégrer science, pratique médicale et politique de santé dans plusieurs pays. L'UNESCO, qui participe à ce congrès aux côtés de l'Organisation mondiale de la santé, du Conseil de l'Europe et de l'Académie européenne des arts, des sciences et des lettres, a voulu souligner la dimension bioéthique de la recherche, particulièrement lorsqu'elle comporte des manipulations génétiques.

Les participants se sont notamment penchés sur les aspects comportementaux et socio-culturels de la prévention du cancer et du sida, les politiques relatives à ces deux pathologies en Europe et dans le monde en développement. Ils ont également abordé la question des droits de l'homme dans les essais cliniques et l'impact des médias sur la politique de santé.

TERRE D'AVENIR

Sous ce titre est lancé le premier Forum international du développement au Bourget (France) les 5, 6 et 7 juin 1992. Organisé à l'initiative du Comité catholique contre la faim et pour

le développement (CCFD), ce forum bénéficie du patronage de l'ONU et de l'UNESCO. «Terre d'avenir» est désireux de faire percevoir les liens de plus en plus étroits entre la problématique de l'environnement et celle du développement; aussi se fait-il l'écho de la Conférence des Nations Unies sur ce thème qui se tient simultanément à Rio de Janeiro. Ce forum vise deux objectifs majeurs: la rencontre des acteurs du développement de tous horizons et la sensibilisation d'un large public aux solutions proposées pour l'amener à devenir acteur. Un stand d'information y présente le *Courrier de l'Unesco* et différentes publications de l'Organisation.

LE PRIX DE LA CRÉATION

Un Prix UNESCO pour la promotion des arts, dû à la généreuse initiative du peintre japonais Kai Higashiyama, et à la collaboration de la Fédération nationale des associations UNESCO du Japon, sera décerné pour la première fois en mai 1993. Destiné à récompenser, tous les deux ans, trois réalisations particulièrement remarquables dans le domaine des arts plastiques (peinture, sculpture et arts graphiques) et des arts du spectacle, il a pour but d'encourager de jeunes talents au début de leur carrière artistique. Les trois lauréats, désignés par le directeur général de l'Organisation sur proposition d'un jury international composé de sept éminentes personnalités de différentes régions du monde, recevront chacun une somme d'environ 20 000 dollars.

TV UNESCO

Dans un monde en mouvement est un court métrage vidéo réalisé par le service audiovisuel

de l'UNESCO pour montrer, à travers quelques exemples concrets, la manière dont l'Organisation — en collaboration avec ses Etats membres, d'autres institutions des Nations Unies, des organisations non gouvernementales et des partenaires de tous horizons — tente de relever les grands défis de notre temps: mise en valeur des ressources humaines, protection de l'environnement, sauvegarde du patrimoine culturel, dialogue universel pour la paix. D'une durée de 25 minutes et 45 secondes, ce programme est disponible en anglais, français et espagnol. Pour tous renseignements, s'adresser au Service de production audiovisuelle de l'Office de l'information du public, UNESCO, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris.

LES ENFANTS CONTRE LA DROGUE

Dans un effort de sensibilisation des enfants aux problèmes de l'abus des drogues, l'UNESCO organise, en coopération avec la Ville de Paris, un concours de dessins pour les enfants d'Europe. Cette manifestation fait partie des activités qui marqueront, le 26 juin, la Journée internationale contre l'abus des drogues.

Ouvert aux écoliers de 10-11 ans, qui sont invités à s'exprimer sur la manière dont ils conçoivent la prévention de l'abus des drogues, ce concours vise à alerter les familles et le grand public sur la gravité du problème. Il donnera également aux enseignants l'occasion de l'aborder dans leurs classes. Trente-trois pays européens ont été pressentis par l'entremise de leurs commissions nationales pour l'UNESCO. Les cinq lauréats et leurs professeurs se verront offrir un séjour d'une semaine à Paris. □



La chronique de Federico Mayor

Ce texte est le premier d'une série que publiera dorénavant dans nos colonnes le directeur général de l'UNESCO. Il y dessinera pour les lecteurs du Courrier les grands axes de sa réflexion et de son action.

NOUS vivons une époque de changements radicaux, et il faut que la communauté internationale, par l'intermédiaire du système des Nations Unies, relève les défis et saisisse les occasions qu'offrent ces changements dans toutes sortes de domaines, notamment celui des droits de l'homme.

Avec la chute du Mur de Berlin et la fin de la confrontation Est-Ouest, les différends idéologiques sur la notion fondamentale de droits de l'homme ont fait place à un consensus général sur l'importance primordiale du respect de ces droits, notamment pour le maintien de la paix et de la sécurité internationales. Les droits de l'homme revêtent à présent une dimension nouvelle dans les relations internationales. Une pratique inédite se fait jour: en effet, le champ de la compétence nationale s'amenuise et le principe de la non-intervention est interprété avec plus de souplesse. Le respect des droits de l'homme est désormais un élément qui pèse dans les relations bilatérales et multilatérales, et il est en outre considéré comme un critère important pour la reconnaissance des Etats qui accèdent à l'indépendance. Cette vaste perspective nouvelle offre au système des Nations Unies des possibilités de renforcer les mécanismes et procédures applicables aux droits de l'homme et de mettre en place des formes neuves d'action préventive et d'alerte avancée.

Les progrès appréciables des droits civils et politiques observés dans de nombreuses régions du monde — et tout particulièrement en Europe centrale et orientale, en Amérique latine et en Afrique — sont à l'évidence une source de grande satisfaction, mais ils sont loin de s'accompagner d'améliorations équivalentes de la situation économique, sociale et culturelle. Le risque de voir les progrès réalisés dans la sphère politique s'effriter par l'effet de la pauvreté et du sous-développement est bien réel. De plus, dans bon nombre de pays, les régimes totalitaires ou autoritaires d'hier ont laissé un héritage de haine, d'intolérance et de préjugés qui peut aisément se traduire par des discriminations fondées sur l'origine ethnique, la langue, la religion ou les convictions. Et ces risques se trouvent naturellement accrus dans un contexte général dominé par l'escalade de la croissance démographique, les menaces qui pèsent sur l'environnement et les pressions que subissent de nombreuses communautés nationales et culturelles.

FORMER D'ABORD LES ESPRITS

Les pères fondateurs de l'UNESCO avaient assurément raison d'affirmer que les seuls accords économiques et politiques des gouvernements ne sauraient être des fondements suffisants pour bâtir un monde plus prospère et plus sûr. Un tel but exige aussi la solidarité intellectuelle et morale de l'humanité à partir de valeurs universellement reconnues, telles que le respect du droit international, des droits de l'homme, des libertés fondamentales et de la dignité de la personne humaine. C'est dans l'esprit des hommes et des femmes que s'élèvent le plus sûrement les défenses de la paix et des droits de l'homme. Il importe donc que ces derniers soient inscrits dans les programmes scolaires dès les premières années d'études, car c'est là le meilleur moyen de forger les attitudes, de modeler les comportements et de préparer chacun à exercer ses droits et à assumer ses responsabilités.

Notre but ultime est de créer dans le domaine des droits

de l'homme un vaste système d'enseignement et d'éducation pour tous les citoyens et toutes les populations, qui s'étende du primaire à l'université et englobe aussi la formation extra-scolaire.

Nombreux sont les domaines dans lesquels l'UNESCO peut apporter une contribution originale au développement des droits de l'homme. Tel est le cas de la liberté d'enseignement. Cette question a surtout été traitée jusqu'à présent sous l'angle du statut professionnel des enseignants et des chercheurs scientifiques. Il serait temps, semble-t-il, d'analyser et discuter la question dans une perspective plus large, du point de vue des droits et libertés des membres de la communauté universitaire, de la liberté de la recherche scientifique, du droit d'enseigner, de la liberté de coopération intellectuelle et des responsabilités particulières des scientifiques. Il est un autre domaine dans lequel nous avons quelque chose à apporter, c'est celui de l'impact des progrès de la science et de la technologie sur les droits de l'homme. C'est là que l'étude de la bioéthique présente un intérêt particulier. Nous envisageons aussi des activités visant à approfondir la notion d'identité culturelle et de droits culturels comme catégorie de droits de l'homme insuffisamment élaborée jusqu'ici.

LA VIE EN DÉMOCRATIE

Mais c'est peut-être aujourd'hui sur la démocratie qu'il importe d'axer notre réflexion au sujet des droits de l'homme. Nul ne peut mettre en doute les liens très étroits qui unissent les deux notions. La lutte pour les droits de l'homme a ouvert la voie au processus de démocratisation que nous observons aujourd'hui dans diverses parties du monde. Et il est évident que seule une authentique démocratie est en mesure de garantir la mise en œuvre intégrale de ces droits.

Mais les institutions démocratiques ne peuvent fonctionner correctement que dans un contexte culturel où les citoyens, jouant pleinement leur rôle d'agents et de bénéficiaires des processus démocratiques, sont en mesure d'exercer librement et en toute connaissance de cause les choix sur lesquels repose la démocratie.

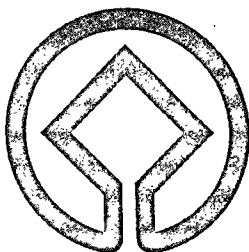
Celle-ci prend en effet appui sur des assises culturelles, et notamment des modèles d'acquisition et d'échange des connaissances, des attitudes et des valeurs, qui finalement transcendent les structures politiques. Les dimensions culturelles de la démocratie méritent le même genre de réflexion approfondie que celle dont bénéficient enfin les dimensions culturelles du développement. Seule la démocratie peut offrir le cadre à l'intérieur duquel les cultures minoritaires soient à même de trouver leur pleine expression, où le dialogue inter-culturel soit effectivement possible, et où la tolérance puisse s'épanouir.

Nous sommes profondément convaincus que la recherche et l'éducation relatives aux droits de l'homme doivent être étendues à la pratique de la démocratie. Notre principal objectif est ici d'aider à former des citoyens capables, et désireux, de prendre une part active à la vie politique, sociale, économique et culturelle de la société ainsi qu'à ses processus de décision. L'UNESCO est résolue à jouer un rôle dans cette entreprise que nous avons appelée «la préparation des sociétés à la vie en démocratie». □



Sur les sentiers de Sagarmatha

PAR JOSÉ SERRA VEGA



JOSÉ SERRA VEGA,
ingénieur péruvien, ancien fonctionnaire au Programme des Nations Unies pour l'environnement (PNUE), a travaillé dans le sous-continent indien sur des technologies adaptées à la préservation de l'environnement. Il a séjourné deux mois au Tibet.

LE Sagarmatha, l'Everest ou le Qomolangma, selon les noms qu'on lui donne au Népal, en Europe ou au Tibet, est le plus haut sommet du monde (altitude officielle: 8 848 mètres). C'est aussi un des lieux les plus extraordinaires de la planète, pour au moins deux raisons. D'une part, il marque le point culminant de l'Himalaya (en sanscrit, le «séjour des neiges»), cette majestueuse chaîne de montagnes qui sépare les plaines chaudes de l'Inde des hauts plateaux tibétains et donne naissance aux deux fleuves sacrés de l'hindouisme, le Gange et le Brahmapoutre. D'autre part, il abrite, au sein d'un paysage d'une majestueuse beauté, riche d'une flore et d'une faune d'une extrême diversité, des groupes ethniques aux cultures très originales.

Il y a environ quarante millions d'années,

par suite de la dérive des continents, la plaque du sous-continent indien, qui se déplaçait à la vitesse de dix centimètres par an, heurta celle du continent eurasiatique, provoquant une violente poussée verticale. Des «tranches» du sous-continent s'empilèrent les unes sur les autres formant comme un gâteau gigantesque aux couches variées. Ainsi commença la croissance de la chaîne himalayenne qui ne cesse depuis de grandir au rythme de deux millimètres par an.

Le nom tibétain de Qomolangma (la «déesse mère du pays») apparaît déjà sur une carte dressée par les jésuites au 17^e siècle. A une époque plus récente, en 1852, il apparaît, sous le nom de pic XV, dans le grand travail de triangulation cartographique entrepris par les Anglais à partir de l'extrême sud de l'Inde, à l'initiative de Sir George Everest,

nommé surintendant en 1823. Le pic XV y est classé comme le sommet le plus haut du monde. Le levé de cette région népalaise, interdite aux Européens, fut réalisé par des topographes hindous. Souvent déguisés en pèlerins, ils portaient des chapelets de cent grains, au lieu des cent huit habituels, ce qui les aidait à compter leurs pas et à mesurer les distances. Et ils se servaient de thermomètres, dissimulés dans leurs bâtons, pour mesurer l'altitude en observant la température d'ébullition de l'eau.

Au pied du Sagarmatha s'étend la haute vallée de Solu-Khumbu, creusée par le Dudh Kosi, le «fleuve de lait», né dans les glaciers de la montagne. Là vivent les Sherpas, les «shar-ba» ou «peuple vivant à l'est» en langue tibétaine, qui arrivèrent du Tibet au 16^e siècle. Leur vie était rythmée paisiblement par la transhumance des yacks et des dzos (bovidé résultant du croisement d'une yack et d'un taureau), sur les hauts pâturages du bref été, et par le mouvement des caravanes qui, en passant par le col de Nangpa La, allaient au Tibet chargées de céréales et en revenaient avec du sel et de la laine. Le cours de cette existence tranquille ne fut guère interrompu qu'une seule fois, au 18^e siècle, lors de l'invasion du Tibet par les troupes des Gurkhas, puis la contre-attaque de l'armée chinoise. Celle-ci, envoyée au secours du Dalai Lama, obligea les Népalais à se retirer et à payer tribut à l'Empire céleste.

Vers 1950, le roi du Népal décida d'ouvrir le pays aux étrangers. Les alpinistes du monde entier eurent ainsi la possibilité de défier les plus hauts sommets du globe, mais la vie de la région de Khumbu et de ses habitants, les Sherpas, n'allait pas tarder à en être profondément modifiée. Dans les années 80, le tourisme international était devenu un phénomène de masse. Rien qu'au printemps et à l'automne 1990, environ 12 000 touristes (soit deux touristes pour un autochtone) confluaient vers cette région à l'équilibre fragile.

LE PARC NATIONAL DE SAGARMATHA

En 1976, le gouvernement népalais décida de créer le Parc national de Sagarmatha, d'une superficie de quelque 1 240 km², afin de protéger la flore et la faune exceptionnelles de cette région. Sir Edmund Hillary (le premier à gravir l'Everest, avec le Sherpa Tenzing Norgay, en 1953) joua en l'occurrence un rôle décisif. Il avait déjà contribué auparavant, grâce au «Himalayan Trust», sa fondation, à équiper les habitants de Solu-Khumbu d'écoles, d'hôpitaux, de ponts et d'un réseau d'eau potable.

Pour reboiser — une tâche urgente — on a entrepris quelques petits projets de plantation des espèces d'arbres autochtones les plus répandues dans le parc — genévrier, pin

bleu et sapin argenté — et on a lancé auprès de la population, surtout les jeunes, une campagne de sensibilisation aux problèmes que le déboisement massif entraîne à longue échéance. Il serait sans doute utile de prendre une autre mesure: planter, autour de chaque village, des bosquets pour fournir du bois aux habitants, comme cela se pratique dans les zones arides de la Chine.



Un léopard des neiges.

En plus du Sagarmatha, le Parc abrite quelques-unes des montagnes les plus hautes et les plus belles du monde — le Lhotse (8 501 m), le Cho Oyu (8 153 m), le Nuptse (7 855 m) ou l'imposant Pumori (7 651 m) — des glaciers gigantesques et d'innombrables étendues d'eau.

Quant à la faune, elle compte des espèces rares et menacées de disparition, comme le léopard des neiges, ce félin mystérieux, difficile à apercevoir dans la nature, mais dont on voit la fourrure, produit du braconnage, dans les magasins de Katmandou; le tahr, grande chèvre des montagnes capable d'escalader des parois quasi verticales; le porte-musc, petit cervidé que les chasseurs tamangs, originaires de régions plus basses, traquent pour lui arracher une glande auxquelles les Chinois prêtent des vertus médicinales et aphrodisiaques, et dont le prix, sur le marché international, dépasse le revenu moyen annuel d'un paysan népalais; le lophophore resplendissant, un faisan dont le mâle arbore une crête verte comme un petit fanion et un plumage de neuf couleurs.

Il est impossible de ne pas mentionner ici le yéti, «l'abominable homme des neiges».

Cet animal légendaire, né de l'imagination des Sherpas, est censé dévorer les villageois, mais les preuves de son existence se réduisent à un dessin sur une peinture murale et à un crâne recouvert de fourrure (probablement celle d'une antilope) exposé dans une vitrine du monastère de Pangboche.

SENTIERS MILLÉNAIRES

Pour le touriste qui dispose d'assez de temps et d'énergie physique, la randonnée pédestre est la meilleure façon d'atteindre le Parc. Il peut choisir un itinéraire de 25 à 30 jours de marche, qui le mènera de Lamosangu, sur la route allant de Katmandou à la frontière tibétaine, à Kala Pattar, juste en face du sommet du Sagarmatha, en passant par Jiri, terminus d'une route asphaltée.

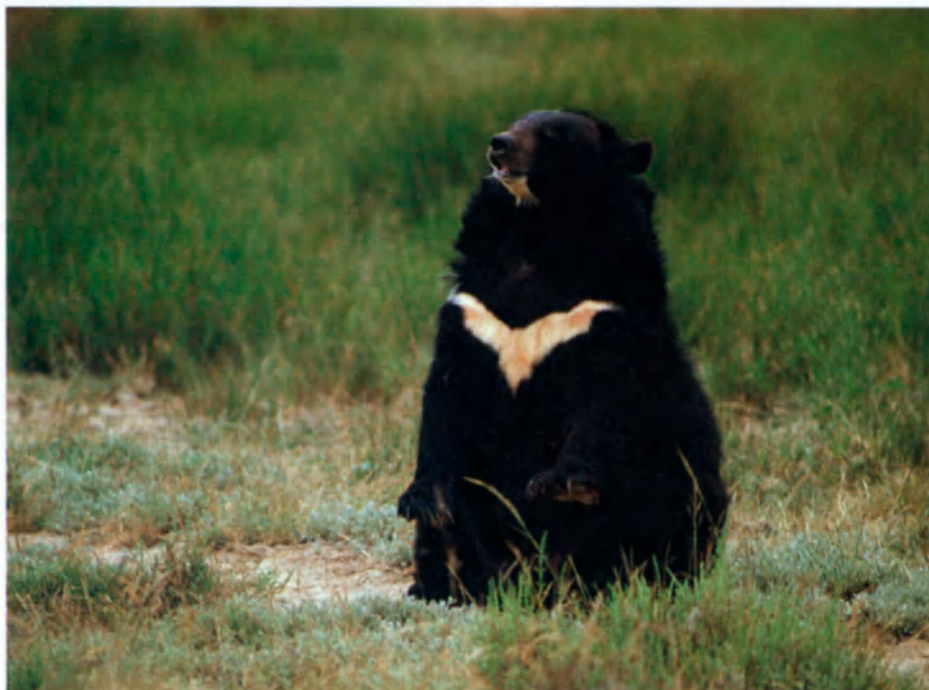
A partir de Jiri, il faut franchir les cimes de six chaînes de montagnes, en descendant dans des vallées tropicales peuplées de papillons multicolores et de quelques rares serpents, mais d'innombrables sangsues à l'époque de la mousson, avant de grimper à nouveau, à travers des bois de rhododendrons géants, qui fleurissent en mars, jusqu'à des cols situés à 3 200 mètres environ d'altitude d'où on aura vue sur les cimes glacées. Le sentier traverse des villages aux maisons flanquées de grands balcons décorés de bannières religieuses, de petits monastères bouddhistes aux sanctuaires sombres sentant le beurre de yack, une multitude de terrasses cultivées, des ponts instables qu'empruntent des caravanes de yacks équilibristes, des pinèdes, des gouffres vertigineux. Une balançoire suspendue au-dessus d'un précipice de 600 mètres, au fond duquel coule un torrent furieux, lance un défi aux passants les plus courageux.

Le randonneur sera reçu chez les paysans newar et guring, dans les basses terres; il partagera les plats savoureux à base de riz et de pommes de terre de ces hôtes hospitaliers. Au bout de plusieurs jours de marche, surgissent les premières maisons sherpas en pierre taillée, avec leurs fenêtres de bois multicolores, leur toit plat et les oriflammes bouddhiques aux rubans agités par le vent.

L'UNIVERS SHERPA

Le cœur du foyer sherpa, c'est la cuisine, avec ses bassines polies, ses casseroles de cuivre et son feu allumé en permanence. L'étranger sera convié à partager la vie familiale, en buvant une tasse de tchang — une bière de riz forte. Et l'on offrira au touriste occidental, dans beaucoup de maisons qui font office de petits restaurants, un menu adapté à ses goûts, avec des friandises, des crêpes au miel, des céréales et des pommes séchées.

La société sherpa est exogame; ses mœurs sexuelles sont très libérales (traditionnellement polygames et polyandres).



L'ours à coller ou ours de l'Himalaya.

Dans cette société divisée hiérarchiquement, les descendants des fondateurs des villages occupent les couches supérieures; les forgerons, les vanniers et les bouchers, les couches inférieures. Mais l'ouverture de la région sur l'extérieur et la fermeture de la frontière tibétaine par le gouvernement de la République populaire de Chine en 1951 ont entraîné des changements considérables dans l'organisation de la société sherpa. Aujourd'hui les commerçants les plus prospères vont couramment s'approvisionner en textiles et en matériel électronique à Bangkok ou à Hong-kong; ils peuvent même trouver dans les magasins de Namche Bazar, le centre sherpa de la région, des chemisettes à l'effigie de Maradona.

Les Sherpas, qui ne semblaient pas d'une nature extrêmement religieuse, semble-t-il, dans les premiers siècles de leur installation au Népal, ont évolué: ils observent aujourd'hui un bouddhisme plus strict, sans doute sous l'influence des missionnaires venus du Tibet. L'ensemble de la société est pratiquante et elle contribue généreusement à l'entretien de ses célèbres monastères de Thami et de Thyangboche.

Lors des festivités annuelles du Mani Rimdu, qui ont lieu dans ces monastères, des cérémonies somptueuses se déroulent dans leurs cours en plein soleil ou à la pleine lune. Des moines vêtus de brocarts, portant des masques de démons ou d'animaux, miment le triomphe du bouddhisme sur les forces du mal, en dansant au son de flûtes taillées dans des tibias humains, de tambours et d'énormes trompes de cuivre. Ces fêtes offrent aux paysans de la région une occasion de se réunir, de renouer des amitiés et de préparer des fiançailles.

Le monastère de Thyangboche se dresse, au milieu d'un paysage spectaculaire de hauts

sommets enneigés, sur une cime boisée dont le couvert végétal disparaît à un rythme accéléré. Le monastère a souffert récemment d'un incendie, mais on est en train de le reconstruire. Quand on entre dans ses cuisines pleines d'énormes pots et de barattes où l'on prépare la *tsampa*, une farine d'orge grillé, et le thé salé battu de beurre, boisson si revigorante pour le voyageur transi de froid, on a l'impression de faire un voyage dans le temps et d'être revenu à l'époque médiévale.

Le chemin, au-delà, continue de monter; il n'y a plus d'arbres. Le voyageur avisé s'arrêtera à Pheriche, situé à environ 3 400 mètres d'altitude, ou à Lobuche, pour atténuer les effets du mal des hauteurs. Après deux jours de marche à travers d'interminables moraines, il pourra entreprendre l'ascension du Kala Pattar, à 5 545 mètres, d'où, à la tombée du jour, il verra la cime dorée du Sagarmatha. Il pourra contempler aussi le Makalu, le cinquième sommet du monde, et la grande crête de neige qui unit le Lhotse et le Nuptse que personne n'a jamais parcourus entièrement.

UNE TÂCHE URGENTE

Après une journée de marche supplémentaire, au cours de laquelle on traverse le fantastique glacier de Khumbu, couvert de masses de glace aux formes extraordinaires qui brillent au soleil comme des milliers de diamants, on peut atteindre le camp de base des expéditions qui partent à la conquête du Sagarmatha. Ce camp abrite parfois jusqu'à quatre ou cinq groupes d'alpinistes qui vont entreprendre son ascension par des voies différentes. Il y a partout des tentes et des

caisses et aussi, hélas, des tas d'ordures que les équipes d'expéditions précédentes n'ont pas pris la peine de remporter avec elles. Les clubs de montagne auxquels appartiennent les alpinistes qui campent là, devraient prévoir un fonds commun pour assurer la propreté des lieux, selon une formule à déterminer.

Il est prévu d'augmenter la superficie du Parc d'environ 3 900 km². Le gouvernement chinois, pour sa part, propose d'agrandir les réserves contiguës, du côté tibétain, de quelque 10 400 km², ce qui en ferait une des zones de conservation les plus vastes du monde.

La protection du site est devenue une tâche de première nécessité; les menaces qui pèsent sur le milieu naturel ne cessent de s'aggraver. Depuis 1950 le tourisme a eu un effet dévastateur sur les ressources forestières: la demande croissante en combustible, c'est-à-dire en bois de feu, a fait disparaître des forêts entières. Un grand nombre de petits hôtels et de maisons ont poussé le long des chemins; les courses en montagnes exigent désormais une organisation complexe: les équipes d'alpinistes emploient des centaines de porteurs et campent parfois plusieurs mois durant, en attendant des conditions climatiques favorables à leur ascension. La dégradation du paysage gagne d'autres régions: la haute vallée de l'Arun, par exemple, proche de Solu-Khumbu, demeurée jusqu'alors quasiment intacte, est en train d'être brûlée et défrichée pour obtenir du bois et cultiver la terre.

On a pris certaines mesures préconisant l'usage de combustibles fossiles et obligeant les expéditions à emporter leur propre réserve — gaz ou kérosène. On a également construit deux petites centrales hydro-électriques: l'une alimente Namche Bazar et l'autre le monastère de Thyangboche.

En ayant inclus cette région exceptionnelle dans la liste du Patrimoine mondial, l'UNESCO contribue à l'effort entrepris pour sa conservation. Mais il faudrait assurément une plus grande participation financière des pays développés, les principaux utilisateurs du Parc, pour mener à bien la reforestation massive et répondre aux besoins en énergie de la population. Seule une action concertée et vigoureuse permettra aux hommes, aux plantes et aux animaux de continuer à vivre pendant plusieurs générations encore dans ces parages merveilleux. □



DISQUES RÉCENTS

MUSIQUES DU MONDE

Argentine. Musiques Tritoniques du Nord-Ouest.

Musiques et Musiciens du Monde.
1 CD Unesco D 8208

L'Argentine est surtout célèbre à l'étranger pour le tango, mais elle possède également un riche folklore encore méconnu. Ce compact donne à découvrir les expressions musicales des populations indigènes du nord-ouest, qui se sont plus ou moins bien intégrées aux colons d'origine espagnole. Les morceaux instrumentaux, aux sonorités étranges et aux rythmes saisissants, ne ressemblant à rien de connu, sinon peut-être — et de loin — aux trompes tibétaines, sont fondés sur trois tons et exécutés avec des percussions et des aérophones. Intéressantes également sont les *tonadas* et les *coplas* chantées avec des voix nasillardes dans des langues précolombiennes. Une musique ancienne, bien moins occidentalisée que les musiques indiennes du Pérou et de Bolivie, qui montre clairement que, par-delà les années, les cultures indiennes conservent toujours un atavisme asiatique.

Stello et son orchestre antillais. L'Étote de la Musique créole.

1 CD Music Memoria 30838

Le clarinettiste Fructueux Alexandre, dit Stello, grand en Guyane et en Martinique, est le pionnier de la biguine à Paris, qu'il fit découvrir aux habitués du fameux Bal Nègre en 1929. Le groupe, qui comprend le tromboniste Archange St Hilaire, le pianiste et violoncelliste Victor Collat, le violoniste Ernest Léardée et le chanteur-batteur Orphéon (plus les chanteuses Léona Gabriel et Jeanne Rosillette sur certaines plages), nous offre des compositions ensoleillées (mazouks, biguines, valse) encore imprégnées du jazz de la Nouvelle-Orléans, ville d'ailleurs culturellement et géographiquement proche des Antilles.

Chine. Sonneurs et Batteurs Chuida.

1 CD Unesco D 8209

Ces enregistrements, effectués à Shanghai, illustrent diverses facettes

de la musique chinoise savante et populaire. Les cinq premières plages, interprétées par une troupe de l'opéra de Quanzhou, évoquent le *gagaku* japonais, lui-même d'origine chinoise. «A l'approche de la coiffeuse» et «Union de quatre», joués par les groupes du sud du «Fleuve» (le Yangzi Jiang), se distinguent par leur originalité. Les dernières plages, interprétées par un orchestre du village de Bainigan, offrent des thèmes variés. L'instrumentation consiste en instruments à vent (hautbois, flûte traversière, clarinette), instruments à cordes (luths et vièles) et percussions (gongs, tambours, etc.). Les structures complexes et la savante polyphonie témoignent de la splendeur d'une musique, longtemps ignorée à l'étranger, et que l'Occident découvre à peine.

Mongolie. Musique traditionnelle.

1 CD Unesco D 8207

Aujourd'hui que la Mongolie occupe à nouveau le devant de la scène politique et retrouve ses racines culturelles, il convenait que sa musique gagne un plus vaste public. La musique mongole, essentiellement vocale (les Mongols aiment à chanter pour meubler le silence des steppes) se distingue par des techniques savantes, dont le fameux chant diphonique (*khöömi*), qui a fait l'objet de plusieurs études ethnomusicologiques. Étonnants sont «Le bel Altaï», chant d'amour non tempéré chanté en homophonie par deux hommes aux voix distinctes mais exécutant avec un ensemble parfait des glissements complexes, et «Les quatre saisons», joué à la flûte traversière avec la technique du souffle continu.

JAZZ

Abbey Lincoln. You Gotta Pay the Band.

Abbey Lincoln (chant), Stan Getz (saxophone ténor), Hank Jones (piano), Charlie Haden (contrebasse), Mark Johnson (batterie), Maxine Roach (alto).
1 CD Gitanes Jazz/Verve 511 110-2

Après quelques années d'une éclipse imméritée, Abbey Lincoln (aussi connue sous le nom d'Aminata Moseka) occupe de nouveau le devant de la scène musicale avec sa voix rauque passant du velouté à des pointes métalliques. Lincoln, immédiatement reconnaissable à sa diction et à son phrasé particulier, est une authentique musicienne, experte dans l'art de la litote et le maniement des couleurs. Beaucoup d'amour dans ses chansons — d'amour parfois blessé, mais sublimé en amour de la vie, de l'humanité. À l'instar de Carmen Mc Rae ou d'autres grandes chanteuses de jazz, Lincoln sait également donner aux paroles — jamais ternes — toute leur valeur. Un disque parfois triste, mais beau et émouvant, avec des solos de Getz, au sommet de son art, enregistrés peu avant la mort de celui-ci.

Archie Shepp Quartet. I Didn't Know About You.

Archie Shepp (saxophone ténor et alto), Horace Parlan (piano), Wayne Dockery (contrebasse), George Brown (batterie).
1 CD Timeless Records SJP 370

Shepp qui fut, vers la fin des années 60, l'un des principaux chantres du *free jazz*, a consacré, depuis, plusieurs années à l'enseignement académique. S'il improvise aujourd'hui sur un canevas harmonique précis, il n'en a pas pour autant perdu son âpreté militante («Go Down Moses») et sa force expressive. «Billie's Bossa», par exemple, est une *bossa nova* musclée, au relief rehaussé par les vioureux accents du pianiste, loin des délicates improvisations d'un João Gilberto ou d'un Tom Jobim. Shepp s'inscrit aujourd'hui dans la lignée des grands ténors (Coleman Hawkins, Dexter Gordon, John Coltrane, Sonny Rollins) qui ont marqué l'histoire du jazz.

Tommy Flanagan. Positive Intensity.

Tommy Flanagan (piano), Ron Carter (contrebasse), Roy Haynes (batterie).

1 CD Sony Music 467692 2

Encore un disque lumineux de ce pianiste subtil, originaire de Detroit — berceau de nombreux pianistes de jazz — qui fut longtemps l'accompagnateur d'Ella Fitzgerald. Flanagan, au jeu économe et calme, bien tempéré, fluide comme le vent, ainsi que l'indique justement la plage «Smooth as the Wind», distille une musique raffinée qui s'inscrit encore, comme dans «52nd Street Theme» notamment — cheval de bataille des *beboppers* — dans la lignée de Bud Powell.

■ ISABELLE LEYMARIE

MUSIQUE CLASSIQUE

Karol Szymanowski. Œuvre pour violon et piano.

Annick Roussin (violon), Pascal Le Corre (piano).
1 CD Accord 201122

Entre Chopin et l'École polonaise d'après 1945, il existe un très grand compositeur qui représente, pour son pays, ce que furent Janáček pour la Tchécoslovaquie ou Bartók pour la Hongrie. Plus novateur que le premier mais moins que le second et, en tout cas, beaucoup trop méconnu. Les pages de musique de chambre enregistrées présentement sont encore plus rares que la musique symphonique ou opératique. Si la «Sonate op. 9» demeure sous l'influence de Brahms ou de Richard Strauss, l'on est surtout frappé par l'extraordinaire beauté magique de «Mythes op. 30» (1916) où l'artiste du Nord rend hommage aux mythes grecs qui l'ont toujours fasciné. L'épanouissement de la «Berceuse op. 52» (1925) est également remarquable.

Ysang Yun. Garak-5 études pour flûte, Octuor, Concerto pour flûte et orchestre.

Pierre-Yves Artaud (flûte), Jacqueline Mefano (piano) - Ensemble 2E2M.
1 CD ADDA 571166

Ysang Yun est né en Corée en 1917. Il vit en Allemagne, après un itinéraire politique mouvementé, pays où il enseigne et compose. Œuvre la plus ambitieuse de ce compact, le «Concerto», daté de 1977, oppose l'orchestre considéré sous l'angle des



métamorphoses de la nature tandis que l'instrument soliste, excellentement joué par Pierre-Yves Artaud, évoque une jeune fille et son attachement, quasi sensuel, à une statue bouddhique. Ensorcellement musical d'une facture plutôt traditionnelle où le rythme très intérieur rappelle les origines du compositeur.

Granados par Alicia de Larrocha. Allegro de concerto, Danza lenta, Goyescas, El Pelele.

1 CD RCA Victor Red Seal RD 60408

L'immense pianiste espagnole Alicia de Larrocha a enregistré au moins trois fois les «Goyescas» de Granados (1867-1916): en 1964 pour Erato, en 1976 pour Decca (en 33 tours), puis en 1989 et 1990 pour le présent compact (il existe également un vieux 33 tours). Everest Records, où sont enregistrées des versions de Granados lui-même). On la comprend: cette œuvre, qui date de 1911 et constitue un hommage unique au peintre Goya, emprunte à la fois aux fantasmagories de ses tableaux, au folklore hispanique et aux recherches du 20^e siècle dans le domaine du clavier. De ces «Goyescas», Alicia de Larrocha sait rendre la morbidité, le rythme de danse, lancinant et secret. Les effets de résonance sont déjà présents dans ce langage original, d'un pathétique et d'une mélancolie tout à fait neufs.

George/Ira Gershwin. Girl Crazy. Direction John Mauceri.

1 CD 7559-79250-2

Créée à Broadway en 1930, lors de la grande Dépression, cette comédie musicale de George Gershwin a connu ultérieurement un très grand retentissement au cinéma (une seconde mouture est sortie dans les années 40 avec Judy Garland et Mickey Rooney). Le livret, d'une réelle faiblesse, est centré sur l'idée, déjà à la mode à cette époque, du retour à la campagne. Les «lyrics», souvent remarquables, ont donné de nombreux «tubes», comme «Bidin' My Time», «Embraceable You», «I Got Rhythm». On sent George Gershwin prisonnier de la convention et déjà hanté par le genre plus sérieux de l'opéra qu'il réalisera avec «Porgy and Bess». Dans la discographie de son œuvre, cette «Girl Crazy» est la bienvenue.

■ CLAUDE GLAYMAN

LE COURRIER DES LECTEURS



ET L'ÉDUCATION MUSICALE?

A l'année 1953 de votre chronologie de l'UNESCO (numéro de novembre 1991, «Un pacte planétaire»), vous n'avez pas indiqué, entre autres faits majeurs, la fondation, à Bruxelles, de la Société internationale pour l'éducation musicale (ISME).

C'est sans doute une omission involontaire...

J. Lohmann
Rébénacq (France)

L'ISME (International Society for Music Education) est née, en effet, en 1953, lors d'une Conférence internationale sur l'éducation musicale qui s'est tenue à l'initiative de l'UNESCO et à laquelle ont participé des enseignants de quarante pays. Cette société vise, d'une part, à mieux intégrer l'éducation musicale dans l'enseignement général et la vie communautaire, et, d'autre part, à la stimuler en tant qu'activité professionnelle. Faute de place, nous ne pouvons donner, dans cette chronologie, qu'un résumé succinct des nombreuses activités menées par l'UNESCO ou liées à celle-ci. Une version enrichie de cette chronologie de 45 années devrait paraître ultérieurement sous forme de livre.

EDUCATION MEXICAINE

Dans votre première chronique de l'histoire de l'UNESCO, parue dans le numéro d'octobre 1991, «Enfances en péril», vous avez omis de mentionner, en 1947, certains faits importants.

A la Conférence générale, Manuel Gual Vidal, qui deviendra par la suite ministre de l'éducation du Mexique, fut le premier à proposer un projet d'éducation de base. Approuvé en séance plénière, celui-ci fut mis en œuvre

en 1948 dans une zone de l'Etat mexicain de Nayarit. Une expérience similaire eut lieu en même temps dans la région de Marbial, à Haïti.

Cette expérience mexicaine est relatée, étape par étape, dans un livre extrêmement instructif pour les enseignants, qu'ils soient du Mexique ou d'ailleurs: *Santiago Ixcuintla* par Mario Aguilera Dorantes et Isidro Castillo, Mexico 1970.

Je me doute que vous ne pouvez faire, dans cette chronologie si intéressante de 45 années, le détail de toutes les activités de l'UNESCO. Mais sachant le rôle décisif et enrichissant que joue votre Organisation en matière d'éducation, notamment rurale, je tenais à ajouter cette précision.

María Elena Guerra y Sanchez
Pátzcuaro (Michoacán), Mexique

LA FEMME INVISIBLE

J'ai été stupéfait de lire dans l'article de Perdita Huston, *L'alliance des femmes avec la nature* (à la page 15 du numéro de mars 1992, «Paroles de femmes»), que «les femmes (...) fournissent gratuitement, au foyer ou ailleurs, un travail sans salaire et donc sans valeur depuis la nuit des temps».

C'est insensé! Ce travail entièrement gratuit que font les femmes, en particulier au foyer, a, au contraire, une valeur inestimable!

Comment peut-on écrire une pareille énormité?

G. Sirven
Saint-Céré (France)

Si Perdita Huston avait écrit une telle chose, votre indignation serait entièrement justifiée. Mais il n'en est rien. Elle va, en fait, dans le même sens que vous. Dans le passage en question, elle met en accusation ceux qui considèrent ce

travail non rémunéré des femmes comme un «don» naturel, et qui refusent de le prendre en compte, le jugeant «sans valeur». Le Courrier a consacré à ce sujet — tout ce qui étouffe l'importance du rôle économique des femmes dans la société — un numéro entier, au titre significatif: «La femme invisible» (juillet 1980).

CITOYENNE DU MONDE

Fidèle lectrice du *Courrier de l'UNESCO*, je tiens à vous féliciter pour la qualité de votre revue que je devore chaque mois avec curiosité, enthousiasme et plaisir.

Plongée au sein du microcosme pluri-ethnique que constitue l'île de la Réunion (peut-on rêver nom plus joliment évocateur?), je suis particulièrement sensible à la diversité, la complémentarité et la richesse des documents iconographiques, informations et points de vue rassemblés par vos soins.

Je vous encourage à continuer d'œuvrer dans le sens d'une plus grande connaissance et d'une meilleure compréhension des peuples entre eux.

Sylvie Buren
La Ravine-des-Cabris (La Réunion)

AVIS AUX AMATEURS DU COURRIER

Lecteur depuis de nombreuses années du *Courrier de l'UNESCO*, qui offre une ouverture exceptionnelle sur le monde, sur les autres, et travaille à rapprocher les hommes par cette valeur, noble entre toutes, qu'est le savoir, je recherche, afin de compléter ma collection, les numéros suivants: juillet-août 1956, octobre 1960, janvier, avril, et juillet-août 1962; avril 1965, mai 1968 et janvier 1982.

De plus, je propose 113

exemplaires du *Courrier de l'UNESCO* que je possède en double, s'échelonnant de 1964 à 1980 (dont les collections complètes de 1976 et 1978).

Harold Labesse
12, avenue Benoist Lévy
94160 Saint-Mandé (France)

PÉTRA: LE TRÉSOR DU PHARAON

Conférencière de voyages culturels, je connais bien Pétra et je suis heureuse que vous ayez consacré un article à ce site admirable (dans votre numéro de janvier 1992, «L'enjeu démographique»).

Mais vous avez fait, dans la photo de la page 47, une erreur d'identification. Contrairement à ce qu'affirme votre légende, ce monument n'est pas le Tombeau aux obélisques, mais le Khazné Firaoun (le «Trésor de Pharaon»), le plus important et sans doute le plus beau monument du site.

Lectrice fidèle et attentive de votre revue depuis vingt ans, je me devais de vous signaler cette erreur.

Monique Tillot
L'Escarène (France)

CORRECTIF

Deux erreurs regrettables se sont glissées dans l'article d'Annick Tréguer, «Les murs chicanos parlent», que nous avons publié à la page 22 de notre numéro «Les arts de la rue» (avril 1992). Dans la citation initiale il fallait lire évidemment «East Los Angeles», le quartier-ghetto dépourvu de musée, et non «Los Angeles». Quant à la photo du bas de la page 24, elle ne montre pas Estrada Courts (East Los Angeles), mais bien Chicano Park à San Diego. Nous présentons nos excuses à l'auteur et à nos lecteurs.

45^e année

Mensuel publié en 36 langues et en braille par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture.

31, rue François Bonvin, 75015 Paris, France.

Téléphone: pour joindre directement votre correspondant, composez le 45.68 ... suivi des quatre chiffres qui figurent entre parenthèses à la suite de chaque nom.

Télécopie: 45.66.92.70

Directeur: Bahgat Elnadi

Rédacteur en chef: Adel Rifaat

RÉDACTION AU SIÈGE

Secrétaire de rédaction: Gillian Whitcomb

Français: Alain Lévêque, Neda El Khazen

Anglais: Roy Malkin

Espagnol: Miguel Labarca, Araceli Ortiz de Urbina

Unité artistique, fabrication: Georges Servat (47.25)

Illustration: Ariane Bailey (46.90)

Documentation: Violette Ringelstein (46.85)

Relations éditions hors Siège et presse: Solange Belin (46.87)

Secrétariat de direction: Annie Brachet (47.15), Mouna Chatta

Assistant administratif: Prithi Perera

Éditions en braille (français, anglais, espagnol et coréen):

Marie-Dominique Bourgeais (46.92).

ÉDITIONS HORS SIÈGE

Russe: Alexandre Melnikov (Moscou)

Allemand: Werner Merkle (Berne)

Arabe: El Saïd Mahmoud El Sherini (Le Caire)

Italien: Mario Guidotti (Rome)

Hindi: Ganga Prasad Vimal (Delhi)

Tamoul: M. Mohammed Mustapha (Madras)

Persan: H. Sadough Vanini (Téhéran)

Néerlandais: Paul Morren (Anvers)

Portugais: Benedicto Silva (Rio de Janeiro)

Turc: Mevra Ilgazer (Istanbul)

Ourdou: Wali Mohammad Zaki (Islamabad)

Catalan: Joan Carreras i Martí (Barcelone)

Malais: Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)

Coréen: Yi Tong-ok (Séoul)

Kiswahili: Leonard J. Shuma (Dar-es-Salaam)

Croato-serbe, macédonien, serbo-croate, slovène:

Blažo Krstajić (Belgrade)

Chinois: Shen Guofen (Beijing)

Bulgare: Dragomir Petrov (Sofia)

Grec: Nicolas Papageorgiou (Athènes)

Cinghalais: S.J. Sumanasekera Banda (Colombo)

Finois: Margatta Oksanen (Helsinki)

Basque: Gurutz Larrañaga (San Sebastián)

Thaï: Savitri Suwansathit (Bangkok)

Vietnamien: Do Phuong (Hanoi)

Pachtou: Ghoti Khaweri (Kaboul)

Haoussa: Habib Aihassan (Sokoto)

Bangla: Abdullah A.M. Sharafuddin (Dacca)

Ukrainien: Victor Stelmakh (Kiev)

Tchèque et slovaque: Milan Syruček (Prague)

Gallois: Xavier Senin Fernández (Saint-Jacques-de-Compostelle)

VENTES ET PROMOTION

Assistante: Marie-Noëlle Branet (45.89)

Abonnements: Marie-Thérèse Hardy (45.65), Jocelyne

Despouy, Alpha Diakité, Jacqueline Louise-Julie, Manichan

Ngoneko, Michel Ravassard, Michelle Robillard, Mohamed

Salah El Din, Sylvie van Rijsewijk, Ricardo Zamora-Perez

Liaison agents et abonnés: Ginette Motreff (45.64)

Comptabilité: (45.65)

Courrier: Martial Amegée (47.50)

Magasin: Hector Garcia Sandoval (47.50)

ABONNEMENTS. Tél. : 45.68.45.65

1 an: 211 francs français. 2 ans: 396 francs.

Pour les pays en développement:

1 an: 132 francs français. 2 ans: 211 francs.

Reproduction sous forme de microfiches (1 an): 113 francs.

Reliure pour une année: 72 francs.

Paiement par chèque bancaire, CCP ou mandat à l'ordre de l'UNESCO.

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention «Reproduits du Courrier de l'UNESCO», en précisant la date du numéro. Trois justificatifs doivent être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne seront renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier de l'UNESCO expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'UNESCO ou de la Rédaction. Les titres des articles et légendes des photos sont de la Rédaction. Enfin, les frontières qui figurent sur les cartes que nous publions n'impliquent pas reconnaissance officielle par l'UNESCO ou les Nations Unies.

IMPRIMÉ EN FRANCE (Printed in France)

DÉPÔT LÉGAL: C1 - JUIN 1992.

COMMISSION PARITAIRE N° 71842 - DIFFUSÉ PAR LES N.M.P.P.

Photocomposition: Le Courrier de l'UNESCO.

Photogravure-impression: Maury-Imprimeur S.A.,

Z.I., route d'Etampes, 45330 Malherbes.

ISSN 0304-3118

N° 6-1992-0P1-92-505 F

Ce numéro comprend 52 pages et un encart de 4 pages situé entre les pages 10-11 et 42-43.

Notre prochain numéro (juillet-août 1992)

aura pour thème:

L'universel est-il européen?

Il sera précédé

d'un entretien avec le grand compositeur grec

MIKIS THEODORAKIS

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Couverture, page 3: © V. Balu, Bangalore. Couverture de dos: © Martine Viala, Marseille. Page 2: © Monique Constant-Desportes, Fort-de-France. Page 4: © Edouard Bailby, Paris. Page 5: René Burri © Magnum, Paris. Page 6: R. Wollmann © Gamma, Paris. Page 7: Sebastião Salgado © Magnum, Paris. Pages 9, 12: © IMA-Philippe Maillard, Paris. Page 11: Roland © Arterphot, Paris. Page 13: © Cosmos, Paris. Pages 14, 15, 16, 17: (portraits de Voltaire) © Collection Viollet, Paris. Pages 14 en bas, 17: © Collection Viollet, Paris. Page 16: © Archives Snark/Edimedia, Paris. Pages 18-19: H. Cartier-Bresson © Magnum, Paris. Page 20: © Keystone, Paris. Page 21: © Margaret Bourke-White/Life/Cosmos. Pages 22, 40-41: Leonard Freed © Magnum, Paris. Page 23: Jean Mulatier © Gamma, Paris. Page 24 en haut: Eric Jumelais © Gamma, Paris. Page 24 en bas: Philippart de Foy © Explorer, Paris. Page 25 en haut: Ferrero/Labat © Jacana, Paris. Page 25 en bas: F. Anderson/Liaison © Gamma, Paris. Pages 26-27: © NASA/S.P.L./Cosmos. Page 28: © C. Sauvageot, Paris. Page 29: © Sandra et Christian Gamby, Paris. Page 30: © Collection Viollet, Paris/Collection R. d'Uckermann. Page 31: © Noak-Le bar Floréal, Paris. Page 32: Lavaud © Arterphot, Paris. Page 33: Varga © Arterphot, Paris- Ermitage, St. Pétersbourg. Page 34: © Roland Michaud, Paris-Bibliothèque Millet, Istanbul. Page 35: © Roland et Sabrina Michaud, Paris-Bibliothèque de l' Arsenal, Paris. Page 36: © AIAP/Bibliothèque des Arts, tiré de UNESCO, 40 artistes, 40 pays. Page 37: Samuel Jouglet © Namane Zakri, Paris. Pages 38-39: © Fondation Dolores Olmedo. Patino A.C./Printemps-Hausmann, Paris. Page 42: © Collection: musée d'Etat Krölller-Müller, Otterlo, Pays-Bas. Page 44: UNESCO/Dominique Roger. Page 41: Thomas Laird © Explorer, Paris. Page 47: Varin/Visage © Jacana, Paris. Page 48: Jean-Michel Labat © Jacana, Paris.

